



UN ÉPISODE DU MOUVEMENT D'OXFORD

LA MISSION DE WILLIAM PALMER

UN ÉPISODE DU MOUVEMENT D'OXFORD

LA MISSION DE WILLIAM PALMER

PAR

Stanislas TYSZKIEWICZ

EXTRAIT DES *ÉTUDES*

DES 5-20 JUILLET ET 5 AOUT 1913

PARIS

BUREAUX DES *ÉTUDES*

50, RUE DE BABYLONE, 50

UN ÉPISODE DU MOUVEMENT D'OXFORD

LA MISSION DE WILLIAM PALMER

I. — De l'Anglicanisme aux confins de l'Orthodoxie¹

« Entre les protestants et les orthodoxes », dit M. A. Leroy-Beaulieu, « entre l'Église anglicane surtout et l'Église russe, il y a eu plusieurs tentatives de rapprochement, et les avances sont d'ordinaire venues de l'Occident. C'est ainsi que, dès le seizième siècle, les luthériens s'adressaient au patriarcat de Constantinople, espérant obtenir du patriarche Jérémie l'approbation de la confession d'Augsbourg, qu'ils avaient, pour lui, fait traduire en grec. Si stériles que soient toujours restés de pareils appels, ils se sont reproduits à des époques plus voisines de nous. C'est naturellement l'Église d'Angleterre et, dans cette Église, l'école historique en réaction contre les influences protestantes, l'école où l'on aime à s'intituler *catholique anglais*, qui a le plus caressé ces rêves d'union entre la fille rebelle de Rome et sa sœur séparée d'Orient. De toutes les tentatives de ce genre, la plus digne d'attention est celle d'un théologien d'Oxford, ami du docteur Newman, W. Palmer². » C'est très justement qu'Anatole Leroy-Beaulieu assigne la première place aux efforts de Palmer. Devant ceux qui ont étudié les relations entre l'anglicanisme et les Églises d'Orient, il serait inutile de justifier une pareille assertion : ils savent de combien Palmer a dépassé ses prédécesseurs dans l'art de rechercher les bases d'une entente « catholique », au sens que donnent à ce mot les puseyistes. Pour ceux qui ne sont pas au courant de l'histoire des *intercommunionistes*, j'indiquerai brièvement les raisons d'attacher une impor-

1. J'avertis une fois pour toutes que les mots « orthodoxes », « orthodoxie », seront pris dans ce travail au sens que leur attribuent les Russes.

2. *L'Empire des tsars et les Russes*, 1889, t. III, p. 90.

tance spéciale à la mission de Palmer ; je dis sa mission, car si le problème qu'il s'est posé n'a pas été résolu dans le sens prévu, il n'en reste pas moins vrai que ses écrits et sa vie entière contiennent des leçons fort instructives.

Pleinement maître de lui-même, le jeune docteur d'Oxford a su imposer le silence à ses affections les plus légitimes, je dirai même à ses pieux désirs, pour se laisser guider uniquement par sa raison. Son caractère unissait des qualités qui semblent s'exclure : tout absorbé par la recherche de la véritable Église, il était une énigme pour les gens aux aspirations vulgaires ; quant aux idéalistes, ils s'étonnaient de voir un des leurs peser minutieusement ses décisions et passer des dizaines d'années à mûrir ses jugements. A ce point qu'il s'est trouvé des hommes, même parmi les représentants de la race germanique, pour se plaindre de ce qu'il y avait de froid et de calculé dans les procédés de Palmer. Mais Newman qui le constate ajoute aussitôt : « Quelles qu'aient pu être les critiques de ceux qui l'ont peu fréquenté, personne de ceux qui ont eu des relations suivies avec lui ne pouvait être insensible à ses multiples et attrayantes vertus : simplicité, dévouement, politesse, patience, douceur remarquable, zèle et loyauté qu'il mettait à chercher et à défendre le vrai ; calme et gaieté dans le chagrin, le doute et le désappointement ¹. » Venant de Newman, ces paroles peuvent paraître intéressées. Il y a d'autres témoignages plus évidemment impartiaux : ce sont ceux des adversaires religieux de Palmer qui lui reconnaissent tous une sincérité et une loyauté peu ordinaires.

Les résultats obtenus par les efforts de Palmer sont précieux à bien des titres qui ne se retrouvent pas tous dans les autres tentatives d'*entente catholique*. Peut-être parmi les évêques anglicans qui, du temps de Pierre I^{er}, se sont efforcés de tomber d'accord avec le Saint-Synode de Pétersbourg, l'un ou l'autre a-t-il dépassé Palmer en dons intellectuels. Peut-être l'appui des gouvernements a-t-il contribué à faciliter les discussions entre des théologiens placés à des points de vue si différents ². Mais les historiens ont depuis long-

1. W. Palmer, *Notes of a Visit to the Russian Church*, Préface de Newman, p. xvi.

2. G. Williams, *The Orthodox Church of the East in the XVIII century*, 1868.

temps constaté le caractère superficiel de ces « coquetteries », comme disent, en exagérant quelque peu, certains écrivains catholiques. Quant aux tentatives individuelles, nous ne connaissons pas d'autre cas où un homme ait ainsi sacrifié fortune, talents et santé, pour servir toute sa vie une seule idée, celle de l'union anglo-orthodoxe. Depuis l'adolescence jusqu'à la mort, Palmer ne s'est ni laissé distraire de ses recherches par d'autres préoccupations, ni décourager par les maladies, ni arrêter par les contradictions. S'il s'est trouvé des gens pour l'imiter, l'histoire ne connaît personne pour lui avoir donné l'exemple d'une telle persévérance. La vie de ce grand inconnu est pleine de faits qui nous engagent à le prendre pour guide dans l'étude des rapports réels, ou seulement possibles, entre « la fille et la sœur de l'Église romaine ».

La plupart des historiens du Mouvement d'Oxford ont passé sous silence William Palmer. Nous ne le leur reprochons pas. Les documents sont rares, dispersés un peu partout, à Oxford, Moscou, Athènes, Rome et Bruxelles. On comprend que ces historiens ne se soient pas attardés à étudier un personnage secondaire pour eux : dans le Mouvement proprement dit, dans la lutte fiévreuse des *tractariens*, Palmer n'a été que spectateur ; malgré l'intérêt qu'il portait à ses amis, il n'est presque jamais descendu avec eux dans l'arène.

M. Jules Gondon, il est vrai, parle assez longuement du docteur anglican, qui « a porté successivement ses investigations en Prusse, en Écosse, en Russie, en Turquie, en Grèce, en Syrie, en Égypte, en France, dans tous les grands centres religieux offrant des éléments d'étude à l'activité de son esprit¹ ». La bonne impression qu'on a en lisant ces lignes est malheureusement fort atténuée par l'erreur regrettable que l'auteur commet en confondant notre William Palmer, de Magdalen College, avec son homonyme de Worcester. C'est à ce dernier que se rapportent les compliments du P. Perrone, dont l'auteur fait bénéficier le *fellow* de Magdalen. Du reste, M. Gondon ne fut pas le seul à se méprendre ; des au-

1. J. Gondon, *De la réunion de l'Église d'Angleterre à l'Église catholique*, p. 93 sqq.

teurs russes, M. Polesski par exemple¹, ont eu la même malchance. Confusion explicable, sinon excusable. Les deux Palmer ont défendu pendant longtemps les mêmes doctrines et se sont signalés par leurs sympathies pour les Églises d'Orient. Dans son *Apologia pro vita sua*, Newman nous avertit de la possibilité de ce malentendu. M. Thureau-Dangin, dans ses belles pages sur la *Renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle*, mentionne à plusieurs reprises un William Palmer, sans désigner lequel; on pourrait s'y tromper; c'est du théologien de Worcester qu'il s'agit.

William Palmer de Magdalen est resté un inconnu. Les courtes notices biographiques, écrites en anglais et en italien, sont aujourd'hui oubliées. En Russie, on a jadis beaucoup parlé de Palmer, mais de son vivant seulement². Le présent travail n'a pas la prétention d'être une *Vie de Palmer*. Trop de sources nous font défaut pour que nous puissions présenter une histoire complète. Nous ne prétendons pas davantage faire œuvre apologétique, au sens strict du mot. Notre but est de suivre, dans son étrange itinéraire, W. Palmer, ce « chercheur de vérité » comme on le nommait souvent, et d'attirer ainsi l'attention du lecteur sur le curieux champ de bataille où anglicans et Russes luttent entre eux à propos de l'Église catholique.

I

Fils aîné du Rév. W. Jocelyn Palmer, recteur à Mixbury, et parent des Gladstone par sa mère, William naquit le 12 juillet 1811. Il avait plusieurs frères, dont sir Roundell Palmer, devenu lord Selborne, est le plus connu; un autre fut archidiacre à Oxford. La famille s'était signalée depuis longtemps par des services rendus à l'Église établie et au pays. L'enfance et l'adolescence de William ne présentent aucune particularité digne d'être retenue. Après trois années de

1. *Otcherk sovrem. relig. dvijenija v Anglikanskoï Tserkvi*.

2. « In Russia... the name of Deacon William had become familiar as a household word to many of the most enlightened and pious churchmen and laics »; G. Williams, *op. cit.*, p. XLV.

classe à Rugby, où il entra à l'âge de douze ans, Palmer passe à Magdalen College, où sa connaissance du latin lui mérita plusieurs fois le grand prix. A peine eut-il achevé ses études qu'on lui confia une chaire. *Tutor* à vingt-deux ans à l'université de Durham, nous le voyons à vingt-six, examinateur à Oxford et, bientôt après, *fellow* de Magdalen College.

L'étudiant remarqua de prime abord les symptômes du mouvement qui s'appellera plus tard puseyiste. Nature profondément religieuse, esprit très perspicace, le jeune maître comprit de suite l'attitude qu'il convenait de garder en de pareilles crises. La crainte de s'engager prématurément le retint loin de l'action jusqu'en 1839. Tandis que ses amis se réunissaient de plus en plus fréquemment pour discuter sur les rapports entre l'Église et l'État, Palmer restait à la bibliothèque, se donnant tout entier à l'étude sérieuse de la théologie. Tandis que le parti anglican conservateur, dont son homonyme William Palmer de Worcester était un membre des plus actifs, donnait du fil à retordre à Newman, notre étudiant mûrissait une doctrine qui, sans lui être personnelle quant à la théorie, trouva en lui son vrai père sur le terrain des applications pratiques.

Les docteurs d'Oxford étaient alors loin de s'accorder entre eux. Ceux-ci élaboraient différents essais historico-philosophiques aux fins de prouver que l'Église anglicane reste ce qu'elle est, malgré la trahison et l'ingratitude d'un gouvernement favorable aux catholiques. Ceux-là cherchaient un point d'appui en dehors de la hiérarchie anglicane, afin de consolider l'édifice croulant de l'Église nationale. Ce dernier parti n'était pas plus homogène que le premier; une minorité, tout en s'accordant à reconnaître le rôle spécial de Rome dans l'Église universelle, se subdivisait à l'infini, dès qu'il s'agissait de préciser la soumission due à la métropole; la majorité prenait comme mot d'ordre: *l'Église universelle, sans pape et sans protestants*. Tel fut aussi l'idéal de William Palmer.

Il avait longtemps étudié, médité, réfléchi. Enfin l'heure marquée par la Providence sonne. Une belle occasion de commencer la réalisation, ou plutôt la vérification, du vaste système théologique se présenta au mois de mai 1839. Le

grand-duc Alexandre de Russie, accompagné du duc de Wellington, visitait Oxford. Désigné pour faire les honneurs de Magdalen College, Palmer en profita pour présenter au prince une pétition résumant ses idées et ses désirs. En voici un passage :

Que Votre Altesse Impériale veuille bien obtenir l'envoi à Oxford d'un ecclésiastique capable d'examiner la théologie de nos Églises. Il vivrait à Magdalen College. Je lui apprendrai moi-même l'anglais. Il pourrait ainsi faire connaître à Sa Majesté de Russie et aux Evêques de la communion orientale le contenu de quelques-uns de nos meilleurs livres. J'espère pouvoir compter sur la protection de Votre Altesse, quand j'irai bientôt en Russie pour y étudier la théologie et les rites de l'Eglise russe. Certes, l'Eglise *catholique*¹ tout entière doit aspirer à l'unité. Rien n'est donc plus digne de la piété d'un grand prince que de faciliter la réunion de deux communions, séparées uniquement par des malentendus et un manque de communications entre elles.

L'Eglise d'Angleterre, qui défend continuellement les droits des souverains chrétiens, violés autant par le pontife romain que par la licence démocratique², se voit à présent elle-même en grand danger. Elle est isolée dans un coin de l'Ouest et y est menacée par la haine de toutes les sectes, liguées avec les papistes-schismatiques pour la renverser.

La pétition n'eut pas de résultats immédiats ; la mauvaise volonté de quelques diplomates y fut pour beaucoup. La Russie n'envoya personne à Oxford. Mais Palmer était décidé à faire son voyage de Pétersbourg. Les démarches auprès des autorités, les préparatifs de l'*expédition* lui prirent beaucoup de temps ; toutefois, le jeune professeur ne négligeait pas ses cours : il fit imprimer pour ses élèves une *Introduction aux XXXIX Articles*. Longtemps après, Newman constatait la ressemblance des idées défendues dans cet ouvrage avec celles du fameux *tract* 90 ; seule l'exclusion du « papisme » est plus en relief sous la plume de Palmer que sous celle du futur cardinal.

Palmer prévoyait l'étonnement que soulèverait en Angleterre et en Russie l'originalité de son entreprise ; peut-être s'attendait-il déjà à des méfiances ou même à des hostilités. Pour assurer à ses démarches un résultat sérieux, il importait

1. Palmer oppose *catholicisme* à *romanisme*.

2. Il s'agit du protestantisme.

de les mettre à l'abri de toute accusation de légèreté et de fantaisie. A ce but, un certificat délivré par le corps professoral ne sembla pas inutile. Le docteur Routh, ami intime du *fellow* de Magdalen et président de ce collège, présenta à la docte assemblée un projet de certificat pour faciliter à son collègue l'entrée du Saint-Synode. Un professeur d'un zèle intempérant s'y opposa énergiquement et protesta contre l'« intercommunion de l'Église anglicane et de l'idolâtre Église grecque ». La proposition échoua ; cette première défaite était infligée à Palmer par les hommes sur lesquels il croyait le plus pouvoir compter pour combattre les préjugés que rencontrerait son entreprise.

Le docteur Routh combla cette lacune du mieux qu'il put. En sa qualité de président de Magdalen, il munit son ami d'une chaleureuse lettre de recommandation adressée « à tous ceux qui croient au Christ », dans laquelle il adjurait « les très saints Archevêques et Évêques russes d'examiner avec charité l'orthodoxie de William Palmer. S'ils trouvent en lui tout ce qui est nécessaire à l'intégrité de la vraie foi et au salut, il les prie de l'admettre à la participation des sacrements ». Lord Clanricarde, ambassadeur d'Angleterre en Russie, lui délivrait en même temps plusieurs lettres analogues, notamment pour le comte Protasov, procureur du Saint-Synode, et M. de Barante, représentant de la France auprès de l'empereur Nicolas I^{er}. Ces recommandations des laïques suffisaient pour exciter l'attention. Mais pour se faire vraiment écouter dans une discussion dogmatique on ne pouvait négliger les approbations des autorités de l'Église anglicane. Comment Palmer prouverait-il sans elles au clergé russe qu'il appartenait à l'Église officielle ? C'était pourtant indispensable pour réaliser son rêve de l'union des Églises « constituées ». Possesseur d'un document contresigné par l'évêque d'Oxford, attestant son ordination de diacre, Palmer désirait davantage. Il s'adressa à plusieurs reprises au primat, le docteur Howley. L'archevêque montra de l'intérêt, fit force promesses, puis, embarrassé devant le certificat à signer, il refusa d'apposer son nom au bas d'un papier qui pouvait devenir compromettant. Il finit par se contenter de paroles encourageantes. Palmer était précédé à Saint-Péters-

bourg par une lettre d'un ami de l'archevêque, destinée à expliquer la conduite du prélat : une délégation officielle aurait pu susciter des « alarmes », la prudence prescrivait d'écarter les curiosités et les suspicions préjudiciables au succès de l'entente.

Les échecs subis par Palmer à Oxford et à Cantorbéry ne modifièrent en rien l'horaire de son voyage ; au lendemain de la dernière démarche chez le docteur Howley, il s'embarquait à bord de l'*Alexandra* à destination de Cronstadt.

Le 19 août 1840, notre « explorateur des religions », sur le pont du vapeur qui faisait le service Cronstadt-Saint-Petersbourg, apercevait au loin la silhouette du Isaakievski Sobor. Bientôt après il débarquait. Fut-il agacé par les perquisitions tracassières de la police et de la douane ? La frontière russe des temps de Nicolas I^{er} ne jouissait pas d'une moins mauvaise réputation qu'aujourd'hui. Palmer était prêt à tout. Il ne se plaint ni des gabelous, ni des policiers. Aucune critique contre leurs procédés si exaspérants pour le voyageur habitué à parcourir toute l'Europe sans devoir se soumettre à de pareilles formalités. Une seule chose fit de la peine au théologien : on lui enleva ses livres ; pendant douze semaines, il fut privé de ses fidèles compagnons et dut les laisser aux bureaux de la Censure.

Après une installation provisoire à l'*English Lodging House* et un coup d'œil sur la capitale de Pierre le Grand, Palmer fit la connaissance des Rév. Blackmore et Law, clergymen anglicans qui devaient lui rendre de précieux services durant tout son séjour. Vingt années de vie en Russie leur avaient acquis une grande expérience. M. Blackmore, chapelain de la petite église de Cronstadt, était fait pour s'entendre avec Palmer. Ses idées sur la réunion des Églises concordaient presque entièrement avec celles de son nouvel ami. Sa collection d'ouvrages orthodoxes, traduits du russe en partie par lui-même, ménageait à Palmer la plus agréable des surprises. Une fois en état de comprendre le slavons, Palmer contribua à augmenter la petite bibliothèque en

aidant son confrère à traduire la *Confession orthodoxe* de Pierre Moghila, les XVIII Articles du Synode de Bethlehem (a. 1672), des lettres de patriarches, etc.

M. Law résidait à Saint-Pétersbourg même. Il y desservait une chapelle fondée par le docteur Pinkerton, promoteur de la Société biblique en Russie.

Ses opinions religieuses le classaient parmi ces anglicans de gauche pour qui l'union des Églises est une chimère. Il ressemblait fort à cet autre connaisseur de la Russie, M. Wallace, si sceptique à l'égard des unionistes et de leurs *pia desideria*. M. Law fréquentait beaucoup chez des ecclésiastiques de la capitale, « protestantisants » très mal notés auprès de leurs supérieurs. On n'en pouvait attendre aucune aide directe. Rendons pourtant cette justice à M. Law qu'il se montra toujours prévenant envers ses collègues, et maintes fois leur fut de grand secours, par sa situation de professeur d'anglais à la cour impériale.

Palmer passa les premiers jours de sa nouvelle vie en terre étrangère en compagnie de ses deux compatriotes.

Rappelons brièvement ici le jeu des principaux rouages administratifs de l'Église russe. Le Saint-Synode, organe central de l'Église de Russie, réside à Saint-Pétersbourg. On sait qu'il fut créé par Pierre I^{er}, grand admirateur de tout ce qui porte l'empreinte germanique. La charte constitutive, due au même monarque, porte le nom de Règlement spirituel. Elle fut rédigée par un évêque bien connu pour ses sympathies luthériennes; plusieurs pages de cet écrivain sont tout bonnement des traductions d'un auteur protestant. Le procureur général représente l'empereur auprès du Synode. Dès le début, les procureurs ne cachèrent pas aux évêques la vraie signification qu'ils attachaient à la substitution du Synode au patriarcat. Il ne s'agissait pas de remplacer l'« évêque œcuménique » par une république, mais d'assurer l'unité d'action des deux pouvoirs, spirituel et temporel, en abolissant le patriarcat, cause principale des désaccords. Le procureur, intermédiaire entre les deux pouvoirs, accapara par la force même des choses toute l'autorité effective.

A l'arrivée de Palmer en Russie, l'omnipotence des procureurs atteignait son apogée : la loi du 1^{er} mars 1839 assimilait le Synode à un ministère. Le comte Protasov, procureur en charge, avait les mains libres et pleine permission du tsar de tout remanier à sa guise. Sa nomination au poste de procureur était due à une démarche des évêques, ce qui augmentait encore son prestige. Les prélats avaient espéré trouver quelque repos après les vexations hautaines de son prédécesseur. Hélas ! le colonel Protasov fit sentir par trop militairement sa main protectrice. Presque toutes les affaires se réglaient dans ses propres chancelleries. Deux évêques osèrent énoncer des opinions personnelles en matière d'éducation religieuse ; elles contrariaient les idées du théologien-hussard ; les évêques furent aussitôt invités à quitter le Synode ; on leur enlevait en même temps tout espoir d'y revenir¹.

Philarète, métropolite de Moscou, l'un de ces deux évêques, joua un rôle exceptionnel dans l'Église orthodoxe. Ses sermons, ses écrits, ses actes ont fait naître toute une littérature, baptisée du nom de *philaretica*. Ses hautes qualités morales, son zèle pour la dignité de l'Église, son érudition théologique expliquent cette influence.

Vladimir Soloviev écrivait de lui dans *la Russie et l'Église universelle* : « C'est notre théologien *unique* », « le seul personnage vraiment remarquable que l'Église russe ait produit au dix-neuvième siècle² ». Le catéchisme de Philarète eut l'honneur d'être traduit en grec, allemand et français.

Protasov fut loin d'être le seul ennemi de Philarète ; mais toutes les hostilités de ses adversaires ne purent empêcher l'évêque d'exercer une action puissante sur ses contemporains.

Philarète eut aussi des amis dévoués. Nous mentionnerons parmi eux un laïque, Mouraviov, principal fonctionnaire au Synode après le procureur. Historien connu, écrivain ecclésiastique infatigable, quoique passablement inconséquent, Mouraviov trouva en Philarète un directeur dont il avait

1. Voir Th. Blagovidov, *Ober-prokourory*, p. 417 sqq.

2. P. 60, 152.

grandement besoin. Son attachement à l'orthodoxie se manifesta surtout dans les efforts qu'il fit pour maintenir la bonne entente entre la *grande Église* de Constantinople et celle de Russie. C'est avec Mouraviov, comme nous le verrons, que Palmer eut pendant son voyage de 1840-1841 les controverses les plus profitables.

II

L'un des premiers soucis de Palmer arrivé à Pétersbourg fut de se mettre en état de comprendre le russe, moderne et ancien. C'était un préliminaire indispensable à toute étude de la théologie orientale. Il s'agissait d'y parvenir le plus rapidement possible. Palmer aurait bien voulu loger à l'Académie ecclésiastique, où les occasions de s'exercer dans l'idiome de saint Vladimir ne manqueraient pas. Il en parla au comte Protasov ; mais celui-ci ne sembla pas goûter l'idée. Palmer aurait pu le prévoir, car M. Blackmore avait attiré son attention sur l'émoi que provoquerait la présence prolongée d'un anglican parmi les clercs orthodoxes. Mouraviov désapprouva aussi les intentions de Palmer, et lui en donna les raisons. « Vous aurez toutes sortes d'ennuis », dit-il. « Les habitants de l'Académie ne vivent pas en communauté. Ce sont des fils de popes, un clergé de paysans, avec toutes leurs manies et leurs préjugés. Vous seriez pour eux une espèce d'animal étrange. Ils n'ont pas vos idées sur l'unité de l'Église, et ne les comprendront pas. »

Force fut donc de renoncer au projet primitif. Les désirs de Palmer s'accomplirent néanmoins en partie. Un logis chez le prêtre Fortunatov lui fut offert. C'était loin du centre, on y rencontrait tous les désagréments d'une pauvreté sordide, mais peu importait à notre idéaliste. Le 28 octobre, il quitta le *Lodging House* pour venir occuper une chambre chez le pope. Le caractère ouvert et bavard du bon Fortunatov s'harmonisait parfaitement avec l'ardeur que Palmer mettait à apprendre une langue si difficile. Quelques semaines suffirent à l'Anglais pour être en état de comprendre des textes russes. Il put dès lors engager des controverses doctrinales avec des personnages beaucoup plus qualifiés que son professeur.

On pourrait s'attendre à rencontrer tout d'abord parmi eux Protasov. Mais celui-ci ne se laissa jamais entraîner à des disputes théologiques. Directeur effectif de toutes les affaires religieuses, il les laissait galamment discuter par les évêques, tant qu'elles restaient dans le domaine de l'abstrait. Le défiant procureur se borna donc à des affirmations évasives. Aux propositions d'union religieuse, il fit la sourde oreille et en fin de compte déclara que l'Église russe ne pouvait se prêter aux idées d'un anglican : c'était à ce dernier de se soumettre sans condition à l'orthodoxie.

Toutefois Mouraviov, l'adjoint de Protasov, doué d'une ardeur de patriote-apôtre, ne refusa pas d'expliquer ce verdict sommaire. La lecture des *Origines Liturgicae* de William Palmer de Worcester facilita à Mouraviov l'intelligence des théories de William Palmer de Magdalen. Peut-être y fut-il aidé aussi par une lettre latine de celui-ci au comte Protasov, datée du 27 août 1840. L'auteur y répète avec des développements nouveaux la supplique présentée à Oxford au grand-duc Alexandre Nicolaïevitch. Cette lettre était en réalité destinée à être mise sous les yeux de l'empereur; elle passa donc par la filière des différents bureaux de la *Procurature*, en commençant par celui de Mouraviov. On y lisait entre autres choses :

J'espère contribuer pour ma part à faire mieux et plus complètement connaître en Angleterre et surtout à Oxford les Églises apostoliques de l'Orient. Une vue sur l'orthodoxie fortifiera nos Églises nationales, en butte aux attaques simultanées des papistes et des hérétiques protestants et privées du soutien de l'État. Je voudrais aussi, en combattant les préjugés et les antipathies, aider à guérir la mutilation cruelle de l'Église catholique et à réunir tous les membres de son corps dans une charité mutuelle... En ce qui me concerne, je dirai que depuis mon arrivée dans les diocèses des évêques russes, je n'y reconnais aucune autre véritable et légitime Église que celle de ces évêques, et ne me soumetts à aucune autre juridiction qu'à la leur. Je ne crois pas pour cela sortir d'un état antérieur d'hérésie ou de schisme pour rentrer dans la véritable Église de Dieu en Russie. Je me regarde comme ayant été déjà auparavant chrétien catholique et orthodoxe. Mais venant d'une Église catholique, orthodoxe et apostolique, je demande aux évêques légitimes du pays où je me trouve, et à chacun d'eux dans son diocèse respectif, de m'accorder le droit commun de communion (the common right of communion).

Mouraviov se montra sceptique. Il ne croyait pas plus à l'entente des Églises dans l'avenir, qu'au prétendu droit à la communion grecque, dont se prévalait Palmer. L'Église, lui dit-il, n'est plus celle des premiers temps. Sa vie et sa force lui permettaient alors de laisser tout indéterminé; mais, depuis, tout a été précisé, classé, catalogué, et nous ne pouvons plus y toucher. A l'étranger, je le sais, en Angleterre, à Oxford surtout, on tend à avoir aujourd'hui des principes très larges sur la catholicité. Mais à beaucoup d'égards la religion grecque s'accommode moins que la religion latine de vos *distinctions*¹. Car les latins possèdent une autorité centrale à laquelle tous doivent obéir. Le pape peut facilement négocier, expliquer et même faire des concessions. Tout cela est impossible aux Grecs; laïques et clergé manquent chez eux d'éducation; ils sont aveuglément attachés à toutes leurs traditions et jusqu'aux moindres détails de leurs rites. Et si les Russes s'avisent d'imaginer des *distinctions*, l'unique conséquence en serait la perte de la communion avec les patriarches d'Orient².

Si on n'y met pas trop de précipitation, insistait Palmer, et si on se borne à leur donner des arguments tirés des Pères grecs, ces patriarches, il faut l'espérer, ne seront pas déraisonnables.

Mouraviov ne se laissa pas convaincre. La barbarie et l'« ignorance » du clergé grec le ramenaient constamment à la même conclusion : quiconque veut être en communion avec l'Église orientale, doit l'accepter telle qu'elle est, car elle est incapable de se rapprocher de lui.

Après avoir, par politesse peut-être, fait ainsi dans les premiers temps le *mea culpa* de son Église, Mouraviov passa plus tard à ses griefs contre les anglicans. Il trouvait énormément à critiquer dans le *Traité de l'Église* de Palmer de Worcester, dont son contradicteur faisait tant de cas.

Vous n'êtes pas défendables, disait-il en substance : l'Église orientale est calme et immuable; sa conscience est tranquille; tout a été gardé chez elle dans l'état où elle le reçut à l'ori-

1. Allusion à l'emploi du raisonnement en matières religieuses.

2. Cette conversation et les suivantes sont reproduites d'après les notes mêmes de W. Palmer.

gine; notre Église ne s'est détachée d'aucune autre. Tandis que pour la vôtre nous savons à quoi nous en tenir! Vous avez donné le triste spectacle d'une violente irruption des laïques dans l'Église; ils ont lacéré leur religion, y ont introduit des changements pour l'adapter à leurs vues propres. S'unir à une pareille Église est impossible.

La discussion s'animait. Palmer n'admettait pas cette orthodoxie exclusive de l'Église orientale. Il pouvait paraître très bien aux Grecs de chercher à se *réconcilier* latins, luthériens, calvinistes, anglicans, comme s'ils étaient des hérétiques, étrangers à l'Église! Cela ne tiendra pas. Tôt ou tard, cette théorie croulera, étant évidemment absurde. Que dire, en effet, de la sainteté de tant de latins et de leur supériorité sur bien des points? Quel non-sens de supposer que la moitié de l'Église avec son siège principal soit tout à fait tombée dans l'hérésie, et se soit néanmoins étendue au loin, produisant plus de fruits que la moitié orientale restée orthodoxe!

J'admets l'activité de Rome, répliquait Mouraviov, mais là-dessus les sectaires anglais et écossais l'emportent encore. D'ailleurs, nous ne soutenons pas que les latins soient en tout hérétiques... Si nous devions en admettre d'autres aux privilèges de la véritable Église, nous choisirions l'Église romaine de préférence à la vôtre.

Elle n'est pas banale, on l'avouera, cette dispute entre deux théologiens non catholiques, qui les conduit tous deux à reconnaître la supériorité de l'Église romaine sur celle de son opposant!

Dans un de ses entretiens avec Palmer, le métropolite Philarète précisa catégoriquement les conditions de l'entente : les anglicans devaient renoncer aux XXXIX Articles, admettre le critère de *l'antiquité*, laisser de côté leurs disputes locales pour s'occuper de la question du *Filioque*, autrement importante. Tant qu'on ne serait pas d'accord sur ces points, aucune communion des anglicans avec les orthodoxes ne serait possible. Palmer tint bon et le métropolite refusa en termes exprès de l'admettre aux sacrements.

Dans beaucoup de controverses, Palmer ramenait la discussion à la définition de l'unité de l'Église. Il posait ce dilemme : ou bien l'Église orthodoxe n'est qu'une partie de la catholi-

cité, et dans ce cas, pourquoi les anglo-catholiques seraient-ils en dehors de la véritable Église? ou bien l'orientalisme orthodoxe seul est vrai, mais comment expliquer alors la vitalité, la fécondité spirituelle du catholicisme occidental? Bref : unité et catholicité sont les notes de la vraie Église. Mais où les rencontrer? Là était le point obscur. Quoi qu'il en soit, Palmer trouva chez les Russes peu d'enthousiasme pour la note de catholicité. Cela l'indignait. N'était-ce pas fournir des armes aux papistes, leur permettre de s'identifier impunément avec les catholiques?

Ces sentiments se manifestent clairement dans une conversation de Palmer avec le protopope Sidonski¹.

Nous n'avons aucun besoin d'examiner et de régler la question de l'Église une et visible, disait Sidonski; *nous n'y pensons jamais!* Jamais les circonstances ne nous ont forcés d'étudier ce problème par rapport à l'Occident. Notre Église n'a pas l'orgueil du clergé occidental, elle n'a pas acquis sa puissance mondiale, et ne s'est pas laissé dégrader ni rompre.

Si le pouvoir civil n'y faisait obstacle, reprenait Palmer, vous verriez les divisions s'introduire et se répandre parmi vous; vous seriez incapables de résister même au pseudo-catholicisme de Rome. Si vous n'êtes qu'une partie, où est donc le tout? Montrez-nous notre Mère l'Église que nous reconnaissons dans le *Credo*, et qui réclame de vous et de nous la même obéissance. Il est une Église que, comme ses autres ennemis, vous appelez *catholique*; elle se déclare formellement le tout et, par le nombre de ses adhérents et son extension, elle y a plus de droit que les autres; elle affirme fièrement que vous lui appartenez, que vous êtes une de ses parties séparées, un membre amputé, un enfant rebelle, une brebis égarée. Votre conduite et votre langage ne justifient-ils pas ces prétentions?

Que si vous admettez l'autre partie du dilemme; si, conformément aux doctrines de vos livres religieux, vous affirmez que votre Église orientale est l'Église œcuménique tout

1. Cette dignité de protopope est inférieure à celle de l'évêque et n'a pas à proprement parler d'équivalent dans le clergé latin.

entière, une pareille prétention n'est-elle pas étrange? Vous oubliez plusieurs millions de luthériens et de calvinistes, sujets de l'empire russe, que vous devriez essayer de convertir à la vraie foi. Vous oubliez tous les latins, c'est-à-dire les deux tiers de la chrétienté! Non seulement, vous avez été incapables de faire preuve de zèle pour les corriger et les convertir, mais vous les avez suivis et imités; vous avez emprunté les sciences et la théologie de leurs écoles, adopté leurs nouveautés scolastiques, plagié l'exposé de leurs doctrines. Considérez la ville même et le diocèse de Pétersbourg : vous y aviez une colonie de deux à trois mille Anglais; avez-vous fait plus pour leurs âmes que pour un troupeau de porcs? Sont-ce là le zèle et la charité de l'Église une, sainte, catholique et apostolique? Songez enfin que le gouvernement civil est une garantie d'unité fort instable. Nous l'apprenons maintenant en Angleterre par expérience. Si, à la place des Protasov et des Mouraviov, vous avez jamais un empereur libéral avec des ministres comme lord John Russell ou lord Melbourne, pour permettre aux *raskolniki*¹ et aux *katoliki* de brimer et d'attaquer votre Église, vous découvrirez alors qu'au lieu de vous cacher derrière le très autocrate empereur, il aurait mieux valu penser, parler et agir en vrais catholiques. Vous verrez qu'il ne suffit pas de réciter le *Credo* et confesser du bout des lèvres l'unité de l'Église, mais qu'il faut y croire de cœur, et manifester votre foi par parole et action.

Nous ne résumerons pas les conversations de Palmer sur le même sujet avec un des huit membres du Saint-Synode, l'archiprêtre Koutnevitch, grand aumônier de l'armée et de la flotte. La théologie pure s'y ajouta et conduisit les interlocuteurs à une longue discussion sur le *Filioque*.

L'anglican se trouva à bout d'arguments avant l'orthodoxe.

L'union des Églises intéressa vivement l'archiprêtre. Le point capital, selon lui, serait l'attitude des évêques anglais : le Saint-Synode y mettrait la bonne volonté possible, si les premiers pas étaient faits par les prélats d'Angleterre. Pal-

1. Sectaires en révolte contre l'Église officielle de Russie.

mer prit bonne note de l'observation, et nous le verrons bientôt se laisser inspirer par elle.

William Palmer était depuis dix mois à Pétersbourg. Il avait manqué le premier but de son voyage : la communion orthodoxe lui était refusée. Un autre de ses désirs, au contraire, s'était réalisé à souhait, car, au contact des meilleurs docteurs orthodoxes, il avait maintenant une idée plus exacte de la théologie russe et de ses méthodes apologétiques. Restait de connaître la vie intime russe, ses traditions séculaires, et notamment l'influence profonde des rites sur la piété du peuple. Un voyage à Moscou était tout indiqué ; les amis du fellow ne manquèrent pas de le lui conseiller. Le 21 mai 1841, il quittait la moderne capitale des empereurs pour l'antique cité des tsars. En Anglais consciencieux, il visite en détail, tant à Moscou, que dans les environs, églises, bibliothèques, séminaires et couvents. On l'admet à différents offices religieux avec cette franche cordialité, si caractéristique des vrais Russes. Le couvent de Voskresensk l'impressionna tout spécialement ; un grand évêque, le patriarche Nikon, y repose ; le pieux visiteur admirait en lui l'intrépide défenseur des libertés de l'Église contre le pouvoir civil. Une grande partie du temps de Palmer fut consacrée à la laure de la Sainte-Trinité, ce célèbre monastère de Saint-Serge, dont l'histoire est inséparable de celle de la Russie. De son séjour à Moscou, Palmer garda le meilleur souvenir ; la piété du peuple, la sincérité de sa dévotion pour les saints, l'avaient ému profondément ; elles contrastaient tellement avec la froideur et l'« égoïsme » du culte anglican, que celui-ci lui en devint presque insupportable.

La visite de la « troisième Rome » achevée, Palmer se sentit plus que jamais animé des désirs d'union religieuse. De retour à Saint-Pétersbourg, il se rendit à Gortilitsa, propriété de Mme Potemkin ; on y parla religion comme d'habitude. Quelques jours après, le diacre anglican faisait ses adieux aux prêtres et laïques de ses connaissances.

Arrivé à Oxford, il eut hâte de confier ses impressions, ses doutes et ses espérances à son protecteur et ami, le docteur Routh, président de Magdalen. Sans en avoir conscience,

Palmer s'était rapproché de la vérité d'un pas, mais d'un pas seulement. Son voyage en Russie lui avait beaucoup appris. Ses conversations avec les Russes et ses études lui fournissaient maintenant pour l'examen de l'unité catholique d'autres éléments de discussion¹.

III

Ni les objections qu'on lui avait faites en Russie contre l'anglicanisme, ni les rebuffades du métropolite de Moscou, ni le scepticisme affecté par quelques dignitaires de l'Église orthodoxe ne parvinrent à décourager le champion de l'anglo-catholicisme. L'année 1841 ne s'était pas encore écoulée que Palmer faisait paraître ses *Aids to Reflexion*². L'auteur cherche à y prouver que la doctrine anglicane s'est très peu écartée des principes orthodoxes ; d'où il conclut à la nécessité pour l'anglicanisme de se rapprocher de cet Orient, tout prêt à l'accueillir. « Si l'Église anglicane », dit-il, « rejette ouvertement et d'une manière persistante le principe hérétique des protestants, si elle renonce à tout rapport avec ces sectaires, si elle s'efforce d'entrer en relations avec l'Église orientale — ses propositions, on peut l'espérer, on peut même en avoir la certitude, seront reçues dans un esprit conciliant et chrétien ». A cette époque, les ravages du protestantisme dans l'Église anglicane traversaient les projets de Palmer ; il en oubliait l'autre ennemi de cette Église, le papisme. Sa plume se répandait en plaintes amères. « L'esprit du protestantisme », écrivait-il en défendant ses collègues d'Oxford, « domine décidément autant chez les dignitaires de l'Église établie que dans la société elle-même. Il ne manque pas de ministres, d'évêques, d'archevêques, pour rejeter au loin l'esprit catholique et nous presser, nous, leurs frères, de quitter l'établissement protestant, car, disent-ils, c'est un acte de déloyauté de rester dans son sein, tout en soutenant les

1. Voir sur le premier voyage de Palmer en Russie ses *Notes of a Visit to the Russian Church*, rassemblées et éditées par Newman à Londres en 1882.

2. Le titre complet est : *Aides à la réflexion touchant le caractère apparemment double de l'Église établie*.

doctrines catholiques¹. » Un essai d'entente entre les protestants allemands et les anglicans occupait alors activement la presse religieuse. Il s'agissait d'instituer à Jérusalem un évêché commun à toutes les fractions religieuses de la race germanique ; les gouvernements de Berlin et de Londres en auraient désigné à tour de rôle le titulaire. Grand émoi à Oxford. Palmer fut des premiers à combattre un compromis, si préjudiciable à ses rêves. Il écrivit brochure sur brochure pour écarter le danger ; toutes datent de 1842.

En octobre de la même année, Palmer était de nouveau à Saint-Pétersbourg². Il y venait cette fois en délégué du docteur Mathieu Luscombe, évêque anglican, résidant à Paris. Porteur d'une profession de foi écrite de la main du prélat, le diacre pouvait se présenter sans crainte devant le Saint-Synode : l'autographe de l'évêque contenait, à peu de chose près, tous les points de la doctrine orientale. Palmer avait en outre imaginé depuis son premier voyage de nouveaux arguments en faveur de sa thèse sur la différence essentielle entre le protestantisme et l'Église anglo-écossaise, dont il était le représentant. Dans une supplique au Saint-Synode, l'évêque anglican demandait pour son diacre l'admission à la communion de l'Église orthodoxe, sans passage préalable par les rites institués pour l'abjuration des hérétiques. Le 21 décembre 1842, l'auguste assemblée formulait un refus, motivé sur l'absence de tout acte collectif de l'Église anglicane, rejetant les XXXIX Articles.

Quant à l'évêque Luscombe et à son diacre, leurs opinions personnelles et privées « ne sauraient être soumises aux délibérations synodales ». Palmer ne pourrait être admis à la communion orthodoxe qu'après la soumission formelle des « Églises britanniques » à leur mère d'Orient. Cette réponse équivalait à un renvoi *sine die*. Le coup était rude. Palmer voulut en avoir le cœur net : « Pourquoi me traiter en hérétique ? » disait-il dans une lettre au procureur, « mon Église n'a jamais été condamnée, ni à Constantinople, ni à Moscou ».

1. *Letter to the Rev. C. P. Golightly.*

2. Voir l'article de P. Obraztsov, dans le *Pravoslavnoïe Obozrenie*, 1866, t. I, p. 169 sqq. Cf. Instruction de Luscombe, ms. à la Bibl. slave de Bruxelles.

Comment les anglicans ne seraient-ils pas orthodoxes ? Ils admettent tous les anciens dogmes ; les nombreux siècles durant lesquels ils ont été séparés de l'Église orientale sont donc sans importance. Dans une autre pétition au Saint-Synode, Palmer assure ne pouvoir se reconnaître coupable d'hérésie ; mais, enclin à l'erreur comme tout homme, il prie instamment les « très saints Pères » d'expliquer et préciser en quels points de doctrine l'anglicanisme ne s'est peut-être pas suffisamment affranchi des innovations protestantes et papistes. La bonne volonté du pétitionnaire faisait espérer son passage à l'orthodoxie, à condition de lui faire toucher du doigt ses écarts doctrinaux ; aussi le Synode s'intéressa-t-il vivement dès lors aux démarches de Palmer. En réponse aux avances réitérées du savant anglican, le Synode décida, le 11 mai 1843, qu'un de ses membres, l'archiprêtre Vassili Koutnevitch, se chargerait d'exposer à Palmer « tout ce qui est nécessaire pour être reçu dans l'Église orthodoxe, et de rendre compte des résultats ». Cette décision donna lieu à des entretiens longs et fatigants entre le professeur et l'élève. L'archiprêtre s'en prenait aux XXXIX Articles ; Palmer s'obstinait à leur trouver une explication orthodoxe. En preuve il apportait les écrits de l'évêque Luscombe ; Koutnevitch leur opposait des ouvrages antérieurs du même prélat, tout empreints d'esprit protestant. D'ailleurs, le prêtre russe était sous le coup d'un préjugé défavorable : la princesse Michel Galitzin mettait une activité incroyable à répandre dans les sphères synodales l'opinion que Palmer et son évêque étaient au fond protestants ; c'est que, protestante elle-même, elle ne concevait pas d'anglicanisme distinct du protestantisme. Palmer avait donc beau revenir à la charge, l'archiprêtre ne le croyait pas. A chaque séance les deux interlocuteurs ressassaient les mêmes arguments.

Palmer changea de tactique. Pourquoi ne pas renier les XXXIX Articles ? Les docteurs d'Oxford n'avaient-ils pas expliqué la doctrine anglicane tout entière, en se passant de ces règles imposées par l'autorité civile ? Un beau jour, Palmer prononça devant le Saint-Synode, tant en son propre nom, qu'en celui de son évêque, la condamnation des hérésies contenues dans les XXXIX Articles. Si, dans beaucoup de

litiges, les concessions d'une partie disposent la partie adverse à diminuer ses prétentions, il n'en fut rien cette fois. Pour pouvoir beaucoup concéder, Palmer s'était vu obligé de se prononcer d'une manière bien arbitraire sur la constitution de l'Église anglicane; il avait émis là une opinion personnelle et partagée au plus par son évêque et quelques théoriciens.

L'archiprêtre Koutnevitch ne manqua pas de le lui faire remarquer. « L'hérésie doit être rejetée par l'Église entière », disait-il : « Tant que les évêques anglicans ne s'accorderont pas à condamner l'hérésie des XXXIX Articles, inutile d'espérer trouver en Orient un écho favorable à l'union. » Palmer, de son côté, ne s'était pas laissé entraîner à une conversion pure et simple. La discussion semblait donc n'avoir abouti à rien. En réalité, d'un point de vue plus élevé, elle était loin d'avoir tourné pour Palmer en un échec définitif; car, sans s'en douter, il s'était encore rapproché de l'unique solution réelle du grand problème de l'union.

II

Des confins de l'Orthodoxie au seuil du Catholicisme

Les deux voyages de Palmer en Russie le convainquirent que désormais son action immédiate devait s'exercer en Angleterre. Le plan était simple et précis : gagner les évêques à la formule du docteur Luscombe, et en obtenir un acte signé par tous, qui sanctionnât la doctrine unioniste; par le fait même, l'épiscopat aurait condamné les XXXIX Articles, cet anachronisme encombrant, devenu lettre morte pour tout le monde. La condamnation des XXXIX Articles une fois obtenue, plus d'obstacle à la réunion avec l'Orient.

Palmer commença par l'archevêque de Cantorbéry. Une nouvelle désillusion l'attendait. Le prélat se fit raconter en détail les péripéties du voyage à Saint-Pétersbourg. Malheureusement, il avait plus de sympathie pour Luther et Calvin que pour Photius et Cérulaire. Aussi se montra-t-il défavorable aux projets de rapprochement; et quand Palmer

eut avoué son reniement des XXXIX Articles devant le Synode russe, le primat se répandit en reproches¹.

On le voit, la campagne de propagande entreprise par Palmer dans sa patrie débutait mal. Pour éviter un échec certain, il songea à en appeler à l'opinion publique. Mais se faire écouter n'était pas facile; l'attention générale se portait alors sur Oxford et sa crise « romaniste ». Le docteur Newman venait de passer au catholicisme, le 8 octobre 1845. L'événement attrista Palmer; nous le savons par une lettre, d'ailleurs intéressante, du métropolite Philarète à Mouraviov.

Je partage avec Palmer, disait le Chrysostome de Moscou, son mécontentement provoqué par le fait suivant : le directeur de son opinion (*Sic!* il s'agit de Newman) en cherchant l'Église catholique, a trouvé le pape. Quand Palmer était encore à Pétersbourg, je crois vous avoir déjà parlé de la crainte que j'éprouvais de cette issue. Comment Newman a-t-il pu ne pas préférer l'Orient à l'Occident? Il serait curieux de le savoir. Les nuages politiques l'ont empêché, je pense, d'apercevoir le monde spirituel; de plus, en Occident, le talent de chercher et d'attirer est plus développé que chez nous; enfin, il est toujours plus agréable et plus commode de faire le petit trajet d'Angleterre en Irlande, que de se montrer en Occident fils isolé de l'Orient. Que deviendra le bon Palmer? Puisse l'Orient d'en haut le visiter! Car l'Orient terrestre n'est peut-être pas assez actif pour le recevoir dans ses bras²?

Philarète n'était pas le seul Russe à s'intéresser aux luttes intimes du théologien anglican. La réputation du « chercheur de vérité » était parvenue aux oreilles de ceux qui n'avaient jamais eu l'occasion de le rencontrer. Nommons-en ici le grand leader slavophile, Alexis Khomiakov. Des amis communs à Khomiakov et à Palmer provoquèrent une longue correspondance entre l'Anglais et le Russe. Chef du parti nationaliste, ennemi juré de toute civilisation d'origine romaine, Khomiakov montra d'abord de la répugnance à entrer en rapports avec un Occidental³. Il était d'ailleurs fort absorbé par une polémique qui concernait directement sa personne. Une moitié de l'Empire, applaudissant en lui l'ar-

1. Gondon, *op. cit.*, p. 96.

2. *Pisma Philareta k A. N. M.*, Kiev, 1869, p. 162.

3. Barsoukov, *Jizn i Troudy M. Pogodina*, 1894, t. VIII, p. 80.

dent défenseur de l'idéal national, l'érigéait en docteur de l'Église, tandis que l'autre moitié le tournait en ridicule, le traitait de chauvin exalté. Le désir de propager ses idées religieuses fit cependant céder un peu plus tard Khomiakov à la tentation de se faire connaître en Europe.

En décembre 1844, il écrivit une longue lettre à Palmer. Elle parut si importante au destinataire, qu'elle le détourna pour quelque temps de son apostolat auprès des évêques anglicans. Après avoir rappelé ses rêves de jeunesse, « voir le monde chrétien réuni sous la bannière de la vérité, » Khomiakov commence par exprimer des doutes sur la réalisation de son idéal. Le midi de l'Europe s'oppose à l'unité à cause de sa « sombre ignorance »; l'Allemagne n'a de religion que pour la science; la France n'est ni sérieuse, ni sincère; l'Angleterre elle-même, si sympathique à Khomiakov, « est liée par des coutumes traditionnelles. » Dans une lettre à un professeur russe, Palmer avait écrit qu'en Angleterre « les gens les plus sérieux ne pensent qu'à l'union avec Rome ». Khomiakov croit en avoir trouvé l'explication. D'après lui, l'entente avec l'orthodoxie est extrêmement difficile; elle exige une très grande humilité, car il faut accepter la doctrine orientale tout entière. Par contre, rien de plus aisé que de devenir latin. Le romanisme n'est pas une Église, mais un État. Il admet une variété indéfinie de doctrines. À condition de voir sauvegardés l'ordre extérieur et l'autorité, Rome vous laisse la paix. Elle se contente de l'*union*; l'orthodoxie seule exige une parfaite *unité*! L'Angleterre se ressent beaucoup trop de l'ancienne union avec le pape; voilà le grand obstacle à l'unité; voilà la raison pour laquelle Luscombe et Pusey sont si peu écoutés.

Sous le coup de l'impression produite par la lettre de Khomiakov, Palmer composa de pieux poèmes sur l'union des Églises et traduisit en anglais des hymnes latines et russes sur le même sujet. Ces morceaux littéraires furent édités sous le titre *Short Poems and Hymns*. Le volume s'ouvre par une réponse à Khomiakov, écrite en forme de dédicace. L'optimiste anglican cherche à y relever le courage du sceptique slavophile. En termes chaleureux, il lui

rappelle les textes sacrés sur l'efficacité de la prière; elle doit être le principal moyen pour rétablir l'unité ecclésiastique primitive. Il n'est pas permis de désespérer du salut de l'Angleterre car, si son Église est « corrompue par les préjugés de ses membres », elle reste néanmoins « orthodoxe en elle-même ». Il faut être pratique. Pour cela, que faire en Angleterre et en Russie « tant que nous-mêmes nous ne donnerons pas de meilleur exemple aux catholiques romains? Avant tout, parlons le moins possible de leurs défauts. » Plus particulièrement, que doivent faire les Russes? Il leur faut tenir compte des conditions de la vie moderne. Leur *cristallisation* à l'orientale ne peut plus durer; déjà le mouvement de la vie occidentale influe sur la Russie. Si cette nation ne veut pas se laisser envahir par le sensualisme, l'immoralité et l'anarchie, elle doit tendre la main au christianisme antirévolutionnaire de l'Occident, ou bien affirmer qu'elle seule possède les principes vitaux de la véritable Église. Qu'elle le prouve, en ce cas, par des faits, par son zèle pour la conversion des hérétiques; car, jusqu'ici, elle est restée dans une choquante complaisance en elle-même (*a shocking self-complacency*). Quant à attribuer les conversions d'Oxford à la largeur des portes romaines, Palmer déclare cette explication de son illustre correspondant à cent lieues de la vérité. Les anglicans sont découragés par le nombre incroyable de préjugés traditionnels qu'ils constatent parmi leurs coreligionnaires; ils en viennent même à douter de « l'existence spirituelle » de leur Église. S'ils se soumettent au pape, ce n'est pas pour tout penser sous son égide et tout dire à leur guise, mais au contraire, pour ne pas penser et tomber dans un « abject renoncement de soi-même ». Les portes de la Ville éternelle ne sont pas trop larges, elles sont trop basses. Il vaut beaucoup mieux s'accorder avec l'Orient qu'avec Rome; « mais Dieu me garde, ajoute Palmer, de voir dans cet accord autre chose qu'un pas, fait en commun par les Anglais et les Orientaux, vers la fusion définitive avec Rome ».

Khomiakov répondit par retour du courrier. Il convient que l'Orient manque de zèle, mais il restreint l'aveu à

l'apostolat parmi les sauvages. Quant à l'Occident, on y connaît suffisamment l'Écriture sainte et les Pères; l'orthodoxie n'a rien à apprendre aux gens civilisés. Pour rapprocher les deux parties de l'Europe, le point culminant des difficultés à vaincre est l'orgueil des Occidentaux, leur dédain pour l'Orient; ils le méprisent, sans vouloir reconnaître son rôle religieux et historique. Suit une longue dissertation sur le *Filloque*. Le scepticisme perce de nouveau à la fin de la lettre: le monde civilisé n'aura pas l'humilité voulue pour avouer ses torts envers l'Orient; tout est romanisé en Occident, même le protestantisme; or, le romanisme c'est l'orgueil même¹!

La correspondance avec Khomiakov en resta là pour toute une année. Pendant quelques mois, Palmer consacra toutes ses heures de travail à un ouvrage qui parut à Aberdeen en 1846, sous le titre *A Harmony of Anglican Doctrine with the Doctrine of the Church of East*. « Ce livre, lisons-nous à la première page, est dédié au Révérend Primat, aux évêques, au clergé et aux laïques de l'Église écossaise. » C'est que, depuis quelque temps, Palmer tournait ses regards vers l'Écosse. L'attitude hostile de l'archevêque de Cantorbéry n'orientait pas seule le clergyman dans cette direction. Il y était encore poussé par des motifs historiques. Une plus grande indépendance de l'Église vis-à-vis de l'État avait en effet conservé plus intacte sa doctrine en Écosse que dans les autres parties de l'île. Ni calvinisme, ni latitudinarisme ne l'avaient ravagée. Les annales des évêchés écossais permettaient de rattacher les projets nouveaux à d'autres analogues et plus anciens : durant les dernières années du règne de Pierre le Grand, l'évêque écossais Archibald Campbell et quelques-uns de ses collègues s'étaient mis en relations avec le clergé d'Orient; seule la mort de l'empereur avait empêché de poursuivre les négociations religieuses. Si personne ne s'est trouvé depuis pour condamner cet acte de

i. Arrêtons un instant notre attention sur l'argument, apporté par Khomiakov, pour réfuter le reproche de manque de zèle, adressé à l'Église orientale : la vérité orthodoxe est suffisamment connue en Occident, donc il est superflu de pousser les Occidentaux à l'embrasser ! Raisonnement classique dans l'apologétique russe. Palmer avait eu déjà l'occasion de l'entendre à Saint-Petersbourg de la bouche de Koutnevitch.

l'épiscopat, pourquoi craindre de continuer une œuvre, interrompue uniquement par un changement dans la situation politique¹?

L'*Harmony* se divise en deux parties.

La première est une traduction exacte du catéchisme russe complet; l'autre est un recueil très étudié de témoignages anglicans propres à prouver la thèse de Palmer; on y trouve des citations de cinquante-deux évêques et des extraits de dix-neuf documents publics. Dans la préface, Palmer manifeste ses dispositions du moment vis-à-vis de Rome. Il prévoit la possibilité d'une entente future avec la « théologie occidentale », mais actuellement il s'agit, d'après lui, d'occuper une forte position contre les prétentions excessives du pape.

Palmer soumit le fruit de ses laborieuses recherches aux chefs de l'Église écossaise. Les détails manquent sur les discussions auxquelles il donna lieu parmi les ecclésiastiques. La conclusion finale n'en est pas moins connue : les évêques se prononcèrent unanimement contre la reprise des relations religieuses avec Pétersbourg et Constantinople.

Patrice Torry, évêque de Saint-André, fit seule exception ; il se déclara prêt à soutenir son collègue de Paris, Mathieu Luscombe, et William Palmer. Ce fut la grande consolation de notre idéaliste obstiné.

En juillet 1846, bon nombre des amis russes de Palmer reçurent des exemplaires de son *Harmony*, par l'entremise de Khomiakov. Ce fut l'occasion de reprendre une correspondance interrompue.

De cette correspondance, nous ne retiendrons ici, parce que ce curieux sophisme est encore fort à la mode en Russie, que la thèse d'après laquelle le protestantisme serait le fils légitime du romanisme.

Khomiakov revient souvent sur cette filiation entre Rome et la Réforme. Il la prouve sans la moindre difficulté; en effet, le papisme est l'orgueil d'un particulier qui s'arroge le droit de tout critiquer et de tout trancher, le protestantisme est l'extension du même orgueil à la foule !

1. *Notes of a Visit to the Russian Church*, p. 564.

Durant l'été de 1847, Khomiakov allait rendre visite à son ami d'Oxford. L'objet des entretiens du fougueux slavophile avec notre représentant de l'École des « Trois Branches¹ », se laisse facilement deviner. Malheureusement, le parc et les prairies de Magdalen College furent les seuls témoins de cet échange d'idées si hétérogènes.

Quoi qu'il en soit, la correspondance épistolaire, qui reprit après le départ du théologien orthodoxe, nous montre des changements importants dans l'attitude respective des deux amis. Chez Khomiakov c'est une recrudescence d'enthousiasme pour l'« unité »; de l'état pitoyable du protestantisme, il concluait à une prochaine victoire de sa cause. Chez Palmer, c'est le contraire. Des doutes de plus en plus sérieux sur l'essence même de l'anglicanisme commencent à l'obséder. Il se demande anxieusement « si l'Église établie, déjà si éloignée dans la direction de l'erreur en ce qui concerne le sacrement de confession, peut encore revenir sur ses pas »? Pour sauver son Église, il ne peut se passer de la hiérarchie; mais que faire avec des évêques qui s'obstinent à ne pas démordre d'un conservatisme officiel et aveugle? Si Palmer agit encore, c'est par acquit de conscience; mais il travaille néanmoins toujours. En 1849, il fait paraître à Édimbourg son *Appeal to the Scottish Bishops*. C'est une apologie de sa conduite à Saint-Petersbourg; en 1843, on s'en souvient, Palmer avait condamné les XXXIX Articles devant le Synode russe. Palmer soumit son nouveau livre au jugement des autorités diocésaines écossaises. Après examen, cinq ou six synodes locaux se déclarèrent en faveur de la réouverture des négociations religieuses et approuvèrent les procédés du diacre anglican. Quant aux évêques, ils restèrent muets et inexorables comme auparavant. L'*Appeal* fut en fin de compte *vox clamantis in deserto*.

Par le contraste qu'il forme avec les agitations alarmantes de l'Église d'Angleterre, l'immuable Orient captive de plus en plus l'admiration de Palmer. Le livre d'Allies contre la suprématie papale et surtout une étude du théologien Adam Zernikav à propos du *Filioque* l'influencent alors pro-

1. Anglicanisme, romanisme, orthodoxie.

fondément. Dès 1847, Palmer avait écrit une dissertation latine sur la procession du Saint-Esprit; il l'avait aussitôt envoyée au Synode de Russie pour dissiper la mauvaise impression produite dans les milieux orthodoxes par son langage jusque-là quelque peu équivoque. Il s'y déclare ouvertement adversaire de l'« innovation hispano-romaine », mais avec une restriction : il admet que la doctrine orthodoxe est celle des Pères de l'Orient, mais il ne s'ensuit pas que ce soit la doctrine de l'Église universelle. Palmer compte approfondir bientôt la théologie romaine, comme il l'a fait pour la théologie grecque; « je ne crois pas cependant, ajoute-t-il, que cette étude changera une conviction qui s'affermirait en moi de jour en jour »¹.

Depuis l'insuccès de l'*Appeal*, Palmer ne doute plus de la supériorité de l'orthodoxie sur l'Église établie. Aussi, en 1849, n'est-il plus question d'identité, ni d'égalité des « branches » religieuses d'Angleterre et de Russie, comme pendant les voyages de 1840 et 1843. Désormais, un autre idéal s'impose au déserteur du puseysme : aller en Orient pour tâcher de passer à l'orthodoxie d'une manière qui puisse satisfaire et sa conscience et son intelligence. Pour faciliter à ses compatriotes le retour à l'ancienne Église, il veut, à ses propres risques et périls, frayer le premier un sentier à travers les régions inexplorées des doctrines orthodoxes, relatives à la réception des étrangers dans le sein de l'Église.

Suivons-le dans cette nouvelle phase de sa vie.

II

On sait, par l'histoire du mouvement d'Oxford, les suites retentissantes de deux fameuses affaires : l'élévation du docteur Hampden à l'épiscopat par le gouvernement anglais, malgré les doctrines matérialistes du nouveau titulaire; la sentence du conseil privé de la reine en faveur de Gorham².

1. Une copie de la dissertation se trouve à la Bibliothèque slave, à Bruxelles.

2. Gorham s'était pris de disputes théologiques avec les évêques; appelé à se prononcer, le conseil lui donna raison contre l'épiscopat.

Ces deux décisions sont le fait des libéraux et des whigs. Décidément, l'Église établie se montrait impuissante à arrêter leur envahissement. Les pieux anglicans étaient dans l'affliction. Loin d'être une leçon inattendue, les deux affaires étaient pour Palmer plutôt une confirmation définitive de ce qu'il avait si péniblement appris par les réponses des évêques à l'*Harmony* et à l'*Appeal*. Les événements sensationnels n'étaient plus nécessaires pour lui prouver que sa chère Église « n'a pas d'existence spirituelle ». Khomiakov triomphait, ses arguments avaient prévalu. A cette pensée, son cœur débordait de joie : on ne parlerait plus d'*union*, mais bien d'*unité*, telle qu'il l'avait rêvée. Des lettres pleines de chaleureuses exhortations nous montrent à quel point il s'intéressait à la conversion de Palmer.

Le métropolite de Moscou était au courant de tout. Il se réjouissait d'avance, il ne cachait pas son estime pour le clergyman. Sa lettre à Mouraviov du 15 janvier 1848 en fait preuve. « Je vous remercie, écrit Philarète, de la lettre de Palmer que vous me communiquez. Elle m'a comblé de joie. Voyez comme la doctrine de l'Église orthodoxe résiste à la critique, pourvu que celle-ci soit impartiale. Que Dieu bénisse ce sincère amant de la vérité révélée¹ »

Dès les derniers mois de 1849, Palmer était allé à Athènes en compagnie de son frère malade. Il y fit traduire en grec moderne les principaux documents relatifs aux controverses précédentes. Le printemps suivant fut consacré à une excursion en Palestine et à Constantinople, terminée par un séjour de trois semaines au mont Athos. L'hiver de 1850-1851, Palmer fut rappelé en famille près de son père malade. Le 20 mars 1851, il repartit pour Athènes afin de surveiller de près la traduction de ses ouvrages.

Au mois d'août, nous le voyons faire des pèlerinages aux sanctuaires de Kiev, Tchernigov, Sviataïa Gora. Palmer rencontra partout d'anciennes connaissances ; il en fit aussi de nouvelles, celles de l'archevêque de Kherson et du paternel métropolite de Kiev, par exemple. Un accueil cordial dans la ville du prince Vorontsov lui laisse d'excellents souvenirs.

1. *Pisma Philareta k A. N. M.*, p. 265.

En octobre, le fellow vint à Constantinople pour chercher la réponse à un memorandum qu'il avait envoyé quelque temps auparavant à Sa Béatitudo Mgr Anthime, patriarche de Constantinople. Par deux pétitions précédant le memorandum, il avait demandé de passer sans baptême à l'orthodoxie; le patriarche avait refusé net. Dans le memorandum, Palmer se résignait à se soumettre au baptême grec, pourvu qu'on le lui conférât *sous condition*. Il demandait le baptême sous condition, surtout à cause de quelques-uns de ses coreligionnaires. Il les savait prêts à marcher sur ses traces; mais en leur imposant le baptême sans condition, l'Église orthodoxe les regardait comme des païens; c'était, craignait-il, de nature à les effaroucher.

Le memorandum devint le point de départ de longues négociations entre les Églises de Russie et de Constantinople. En voici le résumé. Palmer débute par avouer que l'Église épiscopale d'Angleterre, rongée de protestantisme, ne saurait plus satisfaire sa conscience. Il se soumet à la doctrine des sept conciles œcuméniques et demande humblement à être admis dans le sein de l'orthodoxie. Mais comme l'Église russe ne rebaptise pas les chrétiens d'Occident, il pense concilier les divergences doctrinales entre les Russes et les Grecs en demandant le baptême *sub conditione*, car il ne veut pas être en désaccord avec les Russes.

Le 8 octobre 1851, le patriarche donna la réponse, un refus catégorique. « Il n'y a qu'un seul baptême, dit-il en pleine séance de son synode; si les Russes en admettent un autre, nous l'ignorons et nous ne le reconnaissons pas. Notre Église n'admet qu'un baptême unique, sans détraction, addition ou changement quelconque. » Tout le synode approuva les paroles du patriarche.

Palmer était trop habitué aux déceptions pour beaucoup s'émouvoir. Il continua tranquillement ses voyages à la recherche de la vérité. De Constantinople, il se rendit à Athènes pour achever ses traductions. Celles-ci terminées, le fellow de Magdalen retourne, en juillet 1852, s'enfermer dans un appartement à Oxford. Il éprouvait le besoin de méditer la signification du refus du patriarche et d'en

mesurer les conséquences possibles. Le temps et la prière le conseilleraient.

III

Quelle répercussion eut en Russie la façon d'agir du patriarche œcuménique? Elle y produisit, faut-il le dire, un profond retentissement. Les différences entre les enseignements des Églises nationales, s'y demandait-on, peuvent-elles être un obstacle sérieux pour un étranger qui cherche l'orthodoxie? Il semblait bien que oui, mais on n'y avait pas songé. C'était donc là une plaie latente qu'un Anglais maladroit venait d'irriter. Quels remèdes y apporter? La plupart des théologiens pensaient que, la validité du baptême n'ayant rien à faire avec le dogme, l'unité de l'orthodoxie ne se trouvait pas lésée par l'acte du patriarche Anthime. Mais la voix bien connue de l'« unique » Philarète émettait un avis très différent. Écoutons ses confidences à Mouraviov :

La lettre de l'excellent diacre Palmer m'a rempli de tristesse. Les jugements des Orientaux sur le baptême contiennent des germes de schisme...

L'Église grecque accuse l'Église russe de recevoir comme validement baptisés ceux qu'elle-même ne reconnaît pas comme tels. En d'autres termes, l'Église grecque admet la faillibilité de l'Église russe dans une question de la plus haute importance. Par conséquent, il n'y a pas d'unité ecclésiastique entre elles. Que l'une « ne se croie pas obligée de tenir compte de ce que fait l'autre » voilà qui n'est pas non plus de l'unité, mais de l'éloignement; là où il y a unité et communion de foi et de charité, chaque Église doit chercher à maintenir l'autre dans la régularité et la pureté de l'action; l'obligation se fait encore plus urgente quand il s'agit de l'Église aînée. La validité du baptême occidental dépend, d'après le savant Ikonomos¹, de la volonté de notre Église; elle peut vouloir après coup que l'individu ait été baptisé ou non; je n'aurais jamais soupçonné pareille opinion....

Comme Palmer, je désire être informé de ce que vous écrira encore S. B. le patriarche de Constantinople²!

Le caractère confus de pareilles discussions faisait naturellement naître de nouvelles défiances dans l'esprit déjà

1. Théologien grec.

2. *Pisma Philareta*, k A. N. M., p. 368.

si hésitant de Palmer. Tous ses écrits de l'époque en portent la trace. Khomiakov, à son tour, se sent pris d'alarme; les lettres de Palmer lui révèlent des perplexités auxquelles il ne s'attendait pas : il l'avait trouvé depuis 1847 si docile aux attraits orientaux — et maintenant ! Rendons justice à Khomiakov. Il se montra à cette occasion d'un rare dévouement à la cause orthodoxe, n'épargna rien pour effacer la fâcheuse impression qui tourmentait le cher *fellow*, et fit son possible pour le maintenir dans ses bonnes dispositions. C'était difficile. Pour réussir, Khomiakov crut devoir implorer l'aide du clergé moscovite. Un jeune évêque lui promit son concours, mais s'en tint à des promesses. Khomiakov s'adressa ensuite à un membre du Saint-Synode, futur métropolitain de Pétersbourg, Mgr Grégoire, archevêque de Kasan. Nous citons quelques passages de sa lettre; on y remarquera les traits heureux par lesquels Khomiakov burine le caractère de Palmer.

Durant mon séjour à Oxford, j'ai compris toute l'importance de Palmer. Pendant quelques années, son continuel penchant vers l'orthodoxie le fit presque regarder comme un fou. Mais son zèle infatigable, son activité intelligente, sa vie consacrée tout entière au seul service de Dieu et de la vérité vainquirent tous les préjugés et lui valurent la profonde estime de tous et même beaucoup de sympathie... Il se plaignait un peu de l'indifférence des orthodoxes, avec une extrême modestie toutefois; l'esprit orthodoxe lui est peu connu, disait-il; peut-être prend-il pour de l'indifférence la prudence nécessaire d'une Église exempte de tout esprit d'ambition et de despotisme... Avant son départ de Constantinople, Palmer présenta au patriarche une troisième pétition;... on ne pouvait pas, semble-t-il, exiger davantage de lui; mais le patriarche refuse de nouveau.

Pour terminer, Khomiakov prie Sa Grandeur d'écrire une lettre encourageante à Palmer, car il importe de ne pas laisser échapper cette occasion unique de convertir l'Angleterre à l'orthodoxie. Le temps presse : le « danger romain » devient fort alarmant. Khomiakov joignait à la lettre à l'archevêque de Kasan ces quelques lignes, adressées à Palmer par un ami d'Oxford : « Tu connais notre amitié et la conformité de nos opinions; toutes nos convictions, tu le sais, sont les mêmes. Je n'attendais que ton admission dans

l'Église orthodoxe pour imiter ton exemple sans retard. Mais, mon ami, non ! Une porte qui ne s'ouvre pas devant un solliciteur aussi zélé, une porte qui reste plus de deux ans fermée à ses ardentes prières, ne peut être la porte de l'Église du Christ. Cette seule conviction morale suffit pour contre-balancer toutes les conclusions de mon intelligence et les tendances de mon cœur. Un de ces jours, j'entre dans l'Église romaine ! »

Mgr Grégoire ne comprenait guère pourquoi Khomiakov l'avait invité à entrer en relations avec Palmer. Comment pouvait-il, lui, écarter des obstacles qu'un entêté plaçait lui-même sur sa route ? « Pourquoi, écrivait-il à Khomiakov, pourquoi Palmer voulait-il forcer à tout prix la porte fermée de l'Église grecque, quand celle de l'Église russe lui était ouverte à deux battants ? Il s'agissait de son salut éternel et du salut de tous ceux qui partagent ses idées ! Était-ce le moment de soulever mal à propos et imprudemment la question embrouillée du baptême ? »

La lettre se résumait en une série de reproches dirigés contre Palmer. Cela n'empêcha pas Khomiakov d'écrire quelques jours après au fellow que l'archevêque de Kasan « exprime des assurances très consolantes ». « Je ne saurais vous dire, continue Khomiakov, quels sentiments de profonde sympathie pour votre chagrin remplissent la lettre du prélat ; quelle haute estime il a pour vous ; avec quel espoir et quelle impatience il attend que vos amis fassent le pas décisif. » « Cher Monsieur, lisons-nous encore, de grâce ne tardez pas ; entrez au service du royaume de Dieu ! Dépêchez-vous de nous revenir.... La porte de l'Église est ouverte. On est prêt à vous recevoir avec charité fraternelle. Votre zèle, votre humble persévérance ont dissipé tous les doutes. » Pour atteindre plus sûrement leur destinataire, ces exhortations écrites en triple exemplaire furent envoyées simultanément à Constantinople, Athènes et Oxford.

Harcelé par les appels réitérés du zéléteur orthodoxe, le 16 avril 1852, Mgr Grégoire lui exprimait en un mot et d'un ton sec le fond de sa pensée : on ne se rapprochera pas des nouveaux fidèles en Angleterre, de peur de s'aliéner les Grecs. Khomiakov qualifie la réponse archiépiscopale de

« bloc de glace », et ne tourne plus jamais ses regards suppliant vers Kasan ¹.

IV

Au mois de juillet, Palmer continue à communiquer ses projets à celui qui n'avait cessé de s'intéresser au salut de son âme. Le diacre anglican se rend le témoignage d'avoir fait son possible en Grèce. Pour le moment, il est décidé à en faire autant en Russie. Il persistera encore à chercher le moyen pratique de surmonter « la montagne de difficultés » formée par les rapports anticanoniques entre l'Église et l'État moscovite. Mais si on ne le laisse pas agir conformément à la raison et à la voix intime de sa conscience, il ira à Rome. Tout ce qu'il a rencontré en Orient et en Angleterre lui montre le devoir d'étudier de près la religion romaine. Sans parler de ses autres supériorités, celle-ci s'impose à son attention comme la seule tentative faite pour réaliser l'idéal chrétien, dont il n'ait pas pris une connaissance suffisante. (¹ *I ought to study more closely the Roman Communion, which, besides other superiorities, seems thus to be left, by a kind of exhaustive process, the only claiming on my allegiance.*) Palmer promet d'entrer dans les détails au cours d'une lettre suivante, ici il se contente d'avouer que des amis catholiques lui suggèrent leurs idées, que de nouvelles lumières sont venues éclairer son chemin. Où le conduiront ses recherches de la vérité religieuse ? Il n'en sait rien, mais cela ne l'inquiète pas, car il se sent conduit par la Providence. La raison déterminante qui le pousse maintenant à examiner la question du *Filioque*, « avec des yeux romains », après l'avoir vue « avec des yeux russes », c'est que les difficultés rencontrées en Russie portent sur la définition même de l'Église ; par contre, les obstacles du chemin qui conduit vers Rome sont des questions purement secondaires.

Combien ces réflexions durent bouleverser Khomiakov, on se l'imagine. Palmer pensait donc sérieusement à Rome ! Il entretenait des rapports avec les romanistes !

1. Barsoukov, *Jizn Pogodina*, t. XII, p. 152 sqq. Rousski Arkhiv, 1881, II, p. 32 sqq.

Rentré de Grèce fort mécontent, écrivait le défenseur de l'orthodoxie au slavophile A. Popov, Palmer est tombé dans une embuscade. On l'y attaque de toute part. Les Romains, après avoir mené l'assaut très adroitement, lui répètent maintenant ce refrain : « Viens à Rome ! Tu as été à Pétersbourg, à Athènes, à Constantinople ; la justice exige que tu passes quelque temps à Rome. » Mais une fois entraîné là-bas, il n'en sortira point vivant, si ce n'est comme catholique.

Khomiakov ne s'en tint pas là. Décidé à ne rien épargner pour sauver l'âme de son ami, il lui envoyait au mois de septembre une longue lettre qui formait une vraie dissertation. Il y ajoutait un essai théologique, en priant Palmer de le faire imprimer¹. Lettre et essai étaient le fruit de méditations intenses. En peu de pages, Khomiakov condensait ses principaux arguments contre l'Église romaine, répondait aux objections de Palmer, en prévenait même d'autres. Dans la lettre, Khomiakov cherche à démontrer l'influence néfaste du papisme par les exemples de Newman et d'Allies : c'étaient certainement de meilleurs chrétiens avant leur soumission au pape qu'après ; ils se sont recroquevillés (*crippled*), car dans le catholicisme, pas de liberté ecclésiastique, si ce n'est pour le pape.

Passant au reproche d'ignorance, adressé par Palmer aux Grecs, et à celui de dépendance de l'État en matières religieuses, adressé aux Russes : « Soit, répond Khomiakov, mais les Russes ont de l'instruction pour les Grecs, et les Grecs de la liberté pour les Russes. D'ailleurs, si l'Église dépend de l'État en Russie, ce n'est qu'une dépendance de fait, non de principe ; c'est un simple abus, analogue à ce qui se voit en Occident, où, depuis des siècles, tous les chefs du pseudo-catholicisme sont italiens. »

Les derniers mois de 1852 et les premiers de 1853 s'écoulèrent sans que Palmer se décidât soit à calmer les angoisses de Khomiakov, en reconnaissant l'efficacité de son apologie de l'Église orientale, soit à dissiper les espérances de son ami, en réfutant ses thèses. L'Anglais ne se pressait pas comme d'habitude. Il fit entre temps paraître en langue

1. Cet opuscule est écrit en français. Il a pour titre : « Quelques mots par un chrétien orthodoxe sur les Communions occidentales. » Il est inséré dans *l'Église latine et le Protestantisme*, par A. Khomiakov. Lausanne et Vevey, chez Benda, 1872.

grecque, à Athènes, un recueil de ses dissertations¹. Il s'agissait de les faire pénétrer en Russie, car Palmer désirait connaître l'impression qu'elles produiraient dans toutes les Églises orientales; l'attitude que prendraient les docteurs orthodoxes à l'égard de ses conclusions lui fournirait, espérait-il, l'occasion de se faire une idée plus exacte de l'orthodoxie. Les détails manquent sur la polémique soulevée en Grèce par ce livre. On sait toutefois que les orthodoxes du royaume furent fort irrités par les demandes d'explication et les *distinctions* du raisonneur anglais². Quant à la Russie, Palmer croyait pouvoir juger des possibilités d'entente définitive par la liberté qu'on lui donnerait de s'expliquer. Dans ce but, une édition, augmentée et corrigée, du nouveau livre se préparait à Londres³. A peine était-elle commencée, qu'à l'insu de l'auteur, l'édition grecque entra en Russie par voie privée. L'effet produit ne fit malheureusement pas présager l'issue tant désirée par Khomiakov. Un abîme s'était creusé entre le métropolite de Moscou et celui qu'il nommait jadis « le sincère amant de la vérité révélée ». « On a bien fait, écrivait Philarète à l'archimandrite Alexis, recteur de l'Académie ecclésiastique de Moscou, on a bien fait de ne pas s'être lié avec Palmer durant son séjour en Russie, car il ne cherche plus la véritable Église⁴. » Dorénavant, on le devine, pour calmer Palmer dans ses doutes sur le zèle apostolique du clergé russe, Khomiakov cessera de donner en exemple le grand métropolite.

Par quoi les *dissertations* purent-elles tant mécontenter Philarète, car elles renferment de nombreux passages plus favorables à l'orthodoxie qu'au catholicisme? Par le rôle important que joue pour la première fois la métaphysique dans la théologie de Palmer. Le fait est capital dans sa vie. A l'époque puseyste, la philosophie entre pour bien peu

1. Διατριβαὶ περὶ τῆς ἀνατολικῆς Εκκλησίας. Ἀθηνᾶς, 1852.

2. Gondon, *op. cit.*, p. 100.

3. *Dissertations on subjects relating to the Orthodox or Eastern-Catholic Communion*, chez J. Masters, 1853. Voici la dédicace : « To the Censors of the Press in Russia, or to whatever Authorities, Spiritual or Civil, are above the censors, this volume is submitted, with the wish to learn whether a translation of it would be permitted to appear in that country. »

4. Lettre du 16 oct. 1852. Barsoukov, *op. cit.*, t. XII, p. 159.

dans la polémique des docteurs d'Oxford. Ils ne lui empruntent avec confiance que la logique, glaive à deux tranchants, instrument, suivant les cas, de vérité ou d'erreur. La plupart approuvent ou condamnent les Églises sur des réalités quotidiennes et positives. Les situations religieuses des individus par rapport à l'Église sont appréciées et cataloguées par eux sur des données à peu près exclusivement juridiques et historiques. Ils appliquent la même mesure aux dogmes et à la morale. L'*Harmony*, l'*Appeal* et d'autres ouvrages nous montrent Palmer subissant pendant longtemps l'influence de son milieu et fidèle aux méthodes de ses collègues. Il commence par réclamer un *droit* : la participation à la communion orthodoxe ; puis il cherche pendant des années entières des documents *historiques*, des actes *légaux*, de nature à favoriser la restauration de l'unité anglo-orthodoxe ; quant à la logique, il paya sa dette envers elle en se rendant à l'argumentation serrée de l'archiprêtre Koutnevitch, par laquelle il lui concède que le *Filioque* est une innovation papale. Tout au contraire, dans les *Dissertations* de 1853, à côté des sources d'histoire et de droit canon, vient jaillir celle de la métaphysique. Ce n'est pas que Palmer considère la théologie comme le couronnement harmonieux d'une philosophie sûre de ses principes. Il ne se doute pas encore de la satisfaction qu'apporte l'étude de la théologie quand elle est la continuation des plus hautes vérités métaphysiques, affranchies du positivisme historique. On ne comprend cependant déjà plus le diacre anglican en Orient ; car il ne se contente plus des suggestions équivoques de la « logique éternelle de l'histoire ». Il tient déjà quelque compte de la psychologie supérieure. Ainsi il se dépeint, par exemple, dans la deuxième dissertation, comme un homme qui cherche la vraie Église à l'aide de ses seules facultés naturelles. Elles lui montrent que les notes de l'Église, telle la catholicité, pour devenir des preuves de la divine institution de telle ou telle Église existante, doivent lui convenir d'une façon évidente à toute nature intelligente, par conséquent évidente *pour tout homme* ; il ne suffit pas que l'Église du Christ soit reconnaissable pour quelques groupements d'individus, mieux favorisés par les circonstances, notam-

ment par les traditions religieuses *locales*. D'où Palmer conclut à la situation avantageuse de Rome. « Car, dit-il, l'Église appelée *catholique romaine* apparaît aux yeux de *tous les hommes*, comme réellement catholique et universellement répandue, plus que l'Église appelée *orthodoxe*; c'est une réalité qui exclut toute possibilité de doute et d'erreur. Par contre ce n'est qu'à *ceux qui pensent comme elle*, que l'Église dite *orthodoxe* apparaît plus orthodoxe que l'Église dite *catholique*¹. »

Le changement dans l'état d'esprit de Palmer se manifeste encore dans la neuvième dissertation², consacrée au « rôle de la théorie du développement doctrinal dans la controverse entre l'Église orthodoxe et le catholicisme romain ». L'auteur y voit une garantie de future entente ecclésiastique. Pour attribuer une pareille importance au développement en matière religieuse, il n'a certainement pas négligé les méditations philosophiques. De toutes les dissertations, la neuvième met le mieux en lumière la grande distance des points de vue respectifs des orthodoxes et de Palmer, en 1853. Après l'avoir lue, le métropolite Philarète écrivait :

On veut soumettre l'institution divine à la loi de l'évolution, empruntée à l'arbre et à l'herbe ! Mais si on veut appliquer au christianisme la loi de l'évolution, comment ne pas se rappeler que l'évolution a une limite ? La graine germe, croît, devient arbre, donne la fleur, le fruit ; le développement est achevé : vient ensuite la période stable et l'époque fructifère de la vie, puis la vieillesse et la destruction. La foi a été semée au commencement du monde ; elle a germé, fleuri et donné des fruits dans la révélation chrétienne ; selon la loi de l'évolution, doit venir après cela la période stable et l'époque fructifère³.

V

Le 5 avril 1853, Palmer envoie enfin une réponse fort détaillée à la double missive de Khomiakov : la lettre et la brochure antiromaines. Le théologien anglais les avait lues, relues, méditées. Il se décide maintenant à satisfaire la pieuse curiosité de son ami. Cette réponse nous montre, dans les

1. *Dissertations*, p. 10.

2. *Dissertations*, p. 147.

3. Lettre à l'archimandrite Alexis, traducteur des *Διατριβαι*. Barsoukov, *loc. cit.*

conceptions religieuses de Palmer, le progrès, déjà constaté dans les *Dissertations* : le parcours de toute une étape sur la route de l'unité ecclésiastique abstraite vers sa réalisation concrète. En Angleterre, il n'y a pas à espérer un mouvement en faveur du rapprochement effectif avec l'orthodoxie. Palmer le déclare sans détours à son correspondant de Russie : « Le rêve de s'unir à l'Église orientale, plutôt qu'à Rome, n'existe que chez les anglicans inébranlables dans leur attachement à l'Église établie. Mais chez tous, ce rêve s'affaiblit petit à petit proportionnellement à leurs doutes sur la vérité de l'Église anglicane ; il s'évanouit tout à fait, quand ils voient la nécessité de quitter l'anglicanisme pour quelque autre « communion », autant dire pour se soumettre à Rome. Car l'idée d'un abandon de l'Église établie pour l'orientalisme, comme s'il était le vrai catholicisme universel, ne leur passe même pas par la tête. » Quant à Palmer, s'est-il, lui du moins, laissé convaincre par la copieuse littérature de Khomiakov ? Loin de là. « Quelles que soient les Églises de Grèce et de Russie, considérées en elles-mêmes et d'une manière abstraite, dit-il, moi, je dois les regarder, comme séparées et divisées entre elles, aussi longtemps qu'elles ne me parleront pas d'une seule voix au lieu d'une double. Peut-être y a-t-il sous les deux voix discordantes un seul être, une seule Église, qui parle comme un *ventriloque* et ne voit pas grand mal à se moquer ainsi des particuliers et à les tourmenter par ses deux voix. Mais, en conscience, je ne sens aucune espèce d'appel divin m'invitant à participer à de pareilles niaiseries. » Pour expliquer le pessimisme croissant de Palmer à l'égard de l'orthodoxie, Khomiakov l'avait attribué au découragement devant les difficultés, à une impression de tristesse, produite sur l'âme droite du théologien anglais par les défauts des dignitaires orthodoxes. Palmer le nie. « Je ne ressens aucun abattement. aucune impatience, aucune irritation, ni contre les hiérarchies anglicane et écossaise, avec lesquelles j'ai maintenant fini mon problème ecclésiastique, ni contre les patriarches grecs, ni contre le gouvernement civil de Russie. Quand il s'agissait de l'Église anglicane, à laquelle j'étais attaché par tant de liens, ce ne fut pas sans peine, je l'avoue, et sans répugnance, que j'ai graduellement

admis des doutes et des convictions contraires. Mais ce sacrifice une fois accompli, je ne sens plus de chagrin, ni de découragement, en rencontrant des difficultés sur mon chemin vers l'Église orientale. » Palmer promet de revenir bientôt en Orient, car, pour satisfaire pleinement sa conscience, il veut exposer encore une dernière fois ses objections, et en recevoir la réponse. En outre, la formule grecque, relative à la procession du Saint-Esprit, lui paraissant plus juste que la formule latine, il lui faudra encore de longues études pour savoir à quoi s'en tenir. Que l'Église orthodoxe soit la seule vraie, il ne saurait plus l'admettre ; la route romaine est aussi obstruée de difficultés théologiques. Khomiakov lui dit à chaque instant que les différences doctrinales entre Pétersbourg et Constantinople n'atteignent pas l'unité ecclésiastique ; mais alors lui, Palmer, préfère appliquer le même principe au malentendu gréco-romain. Il s'efforcera donc de prouver que les querelles entre l'immuable Orient et l'Occident novateur n'affectent pas l'unité de l'Église du Christ, qu'il aime passionnément, sans trop savoir où elle est.

VI

Une circonstance douloureuse vint pendant quelque temps faire une diversion aux préoccupations de Palmer. En automne 1853, il perdait son père, le Rév. Jocelyn Palmer, recteur à Mixbury. Plus rien après cette mort ne l'empêchait de renoncer aux titres universitaires d'Oxford.

Palmer se sentant libre, l'heure lui parut venue de faire en Orient le voyage promis à Khomiakov. Il prit la route du Caire ; sa santé ébranlée par le travail demandait un climat plus chaud que celui d'Angleterre. L'occasion de s'occuper utilement en Égypte ne lui manquerait d'ailleurs pas, car il devait y trouver d'anciens manuscrits, fort importants pour ses études d'histoire ecclésiastique. Du Caire, il entreprit ensuite un pèlerinage à Jérusalem. Durant son séjour en Terre sainte, il rencontra l'évêque et archimandrite russe, Porphiri Ouspenski, théologien et archéologue distingué. Dans ses mémoires, Porphiri fait ce joli portrait de Palmer : « En 1841 et 1843, j'ai vu plusieurs fois Palmer

et j'ai causé en latin avec lui chez Mme Potemkin. Il est intelligent, modeste, pieux et agréable, mais plus zélé que raisonnable¹. » Pendant leurs entretiens de Jérusalem, Porphiri s'évertua à résoudre les difficultés de Palmer. « Chaque soir, écrit encore l'archimandrite dans ses mémoires, je l'engageais à devenir orthodoxe, mais chaque fois j'entendais la même réponse : j'estime votre ancienne Église, mais je ne puis en être le membre, car elle est opprimée par l'autorité tsarienne, et ne se répand pas en dehors de votre empire ; cela prouve que la grâce divine n'y surabonde pas. J'avais beau lui dire : chaque année notre Église acquiert des milliers de nouveaux fidèles parmi les hétérodoxes et les païens [de notre patrie ; à un moment donné elle occupera l'Asie centrale, la Chine et peut-être le Japon. Il répétait toujours son même refrain². »

Après avoir fait imprimer à Athènes, au mois de mai 1854, une deuxième série de dissertations grecques, Palmer alla vers l'automne en Asie Mineure ; fidèle à son *intégralisme* dans l'information, il tenait à savoir comment on jugerait son cas dans les seules communautés orthodoxes où il ne s'était pas encore présenté, celles de Smyrne et de Philadelphie. Nous ignorons comment il fut reçu à Smyrne. A Philadelphie, l'évêque fit fermer les portes de l'église à l'« hérétique » ; Palmer en éprouva une excellente impression ; il avait été si souvent choqué par le peu de zèle des Orientaux³ ! Après ces visites, l'*exhausting process* était achevé. Palmer dit alors adieu à l'Orient. Il le quitte à Corfou.

On voudrait connaître les lettres de Palmer à Khomiakov pendant son voyage. Elles sont malheureusement perdues. Mais nous en possédons les réponses. Les angoisses de Khomiakov allaient toujours croissant. Aussi, pour sauver l'âme du seul étranger qu'il eût aimé d'une affection sincère et durable, tirait-il de son arsenal le dernier et le plus fort de ses arguments contre Rome, l'injure. « Cher Monsieur, lui écrivait-il, n'attribuez pas une importance exagérée à des faits secondaires. Ne fermez pas les yeux à l'évident séparatisme de l'Occident romain, l'*unique vraie plaie de l'humana-*

1. *Kniga bytia molevo*, t. I, p. 117. — 2. *Kniga bytia molevo*, t. V, p. 213.

3. Mouraviov, *Pisma o Pravoslavii*, 2^e édition, p. 132.

*nilé*¹ » Peine perdue ! Un des derniers jours de 1854, Palmer arrivait à Rome. Il allait étudier cette *unique vraie plaie* de près et constater qu'elle est loin d'être incurable.

III. — Au bercail

I

Dès les premiers jours après son arrivée à Rome, William Palmer vint frapper à la porte des Jésuites. Il se proposait de discuter avec eux ses objections contre la papauté, accumulées pendant les quinze années de voyages en pays hostiles à cette antique institution. Connaissant Palmer, nous ne pourrions guère nous attendre à voir la lumière se faire fort rapidement dans son esprit. Et, de fait, Palmer avait résolu d'employer tout le temps nécessaire à l'élucidation de la « très difficile question du *Filioque* ».

En outre, les sollicitations trop enthousiastes de quelques catholiques le mettaient en défiance. Aussi les premières rencontres polémiques avec les PP. Passaglia et Perrone firent plutôt présager d'interminables discussions, pour ne pas dire une rupture.

Contrairement à toutes les prévisions, les hésitations de Palmer cessèrent cette fois bien vite. Une question tombée comme par hasard de la bouche d'un compatriote produisit le changement. Voici comment M. J. Gondon raconte le revirement : « Peu de jours avant d'entrer dans le sein de l'unité si longtemps cherchée, M. Palmer, après avoir eu avec le P. Passaglia une controverse fort longue sur un des points de dissidence entre l'Église catholique et l'Église grecque, s'était retiré en se félicitant d'avoir eu l'avantage dans la discussion. Un Anglais converti, à qui il faisait part de ce résultat, lui dit qu'il avait assez argumenté et qu'il serait temps de se recueillir. Il l'invita à faire une retraite

1. La longue correspondance entre Khomiakov et Palmer s'achève avec l'année 1854. En Russie, les lettres de Khomiakov à Palmer, ce dernier mot de la théologie russe, ont été publiées à plusieurs reprises, avec et sans commentaires. On les trouvera dans : *Rousski Arkhiv*, 1892, I; *Pravoslavnoïe Obozrenie*, 1869, I, II; *Polnoïe Sobranie Sotchinienij Khomiakova*, t. II, p. 298 sqq. — Nous avons suivi ici l'excellente édition anglaise de M. W.-J. Birkbeck. Vide *Russia and the English Church, during the last fifty years*. Publié par Rivington, à Londres, en 1895.

en prenant pour guide les *Exercices* de saint Ignace. M. Palmer se rendit à cette invitation, et c'est au sortir de sa retraite qu'il s'est trouvé catholique. La grâce avait opéré dans le silence le miracle que les plus savantes controverses avaient-été impuissantes à réaliser¹. »

L'abjuration eut lieu le 28 février 1855, dans la chapelle du Collège romain². Ainsi l'étape la plus longue entre la catholicité chimérique et l'unité réelle de l'Église, fut franchie par Palmer en moins de temps que toutes les autres. Pour ceux qui connaissent l'efficacité surnaturelle des retraites, il n'y a là rien d'étonnant. Quant à ceux qui préfèrent les éclaircissements d'ordre naturel, Palmer s'est chargé de les leur donner lui-même. Il avait envoyé, dès le 7 mars, à ses nombreux amis, une profession de foi « pour prévenir toute inexactitude dans les récits qu'on ferait peut-être circuler sur sa conversion³ ». Il y raconte dans leurs grandes lignes, les vicissitudes de sa vie théologique antérieure. Par ses propres forces, loin de savoir à quoi s'en tenir sur chaque dogme en particulier, il ne parvenait pas à formuler la définition de l'Église, ni même à s'en faire une idée claire et suffisante. Entre temps, la crainte de mourir en dehors de toute Église le poursuivait sans cesse. « Il crut donc moralement plus sûr de se soumettre complètement au premier de tous les évêques, le Pontife romain, et de lui prêter serment de croire à tout ce qu'il enseigne, comme un enfant et contre ses propres raisonnements » ; « il a fait cela en s'abandonnant à la miséricorde du Dieu tout-puissant ».

La profession de foi est courte. Elle ne donne que la

1. *De la Réunion de l'Église d'Angleterre à l'Église catholique*, p. 105.

2. J. Gillow, *Bibliogr. Dictionary of the English Catholics*, t. V, p. 240.

3. Palmer écrivit sa « profession » en latin et en anglais. Les deux « professions » différaient probablement entre elles, car les versions russes du Rouski Arkhiv et de Mouraviiov, faites sur le texte latin, omettent plusieurs passages importants, contenus dans la « profession » anglaise ; notamment les aveux de Palmer où il confesse « qu'au fond du cœur il désirait la communion romaine, même quand il combattait le plus contre Rome » ; qu'il « redoutait plutôt qu'il ne désirait le succès, même quand il se croyait obligé de chercher l'admission à la communion de l'Église grecque ». Les Russes tronquèrent-ils les textes désagréables pour eux ? Il est plus probable que Palmer complète lui-même, dans la « profession » anglaise, ce qui manquait à la latine.

raison dernière de l'abjuration : en matières de foi, un particulier ne saurait se suffire à lui-même, il doit recourir à celui qui est le mieux qualifié pour l'aider. Palmer explique un peu plus au long les motifs de sa conversion dans une lettre au comte A. Tolstoï, écrite en français au commencement de 1858¹. Le P. Passaglia avait dit au chercheur de vérité « une chose *inattendue*, c'est que, tout en ayant sur certains points controversés importants des convictions grecques plutôt que latines, il pouvait néanmoins être reçu dans l'Église romaine, à condition de suspendre son jugement privé, et de ne rien affirmer de contraire aux *dogmes* catholiques connus, ni de se complaire de préférence en de pareilles pensées ». Palmer avait compris qu'il n'était « ni convenable, ni justifiable de juger toutes les Églises sans appartenir à aucune. « Quant à la grande question théologique qui divise les Orientaux et les Russes des latins (le *Filioque*) », il disait : « Si je me croyais libre de dicter aux autres une opinion particulière, je soutiendrais comme auparavant la théologie, c'est-à-dire la *phraséologie* (formule) grecque comme étant la plus ancienne et en elle-même suffisante². Mais je suis pleinement convaincu, par des considérations générales, qu'il doit exister quelque manière de concilier et d'unir les deux *formules* des Grecs et des Latins qui semblent se contredire. Je n'ose pas m'attribuer la découverte d'une solution du problème, mais je n'ai rien de meilleur à désirer que de passer le reste de ma vie à l'étudier. Si la grâce divine veut bien me permettre de Lui servir d'instrument pour avancer tant soit peu la cause de l'unité, je dirai mon *Nunc dimittis* avec des larmes de joie et de reconnaissance. »

Tel fut l'idéal de Palmer pendant les premières années qui suivirent sa conversion. Faut-il le dire, ce ne sont plus les rêves du début de sa carrière. Cet idéal ne diffère pas

1. M. Birkbeck la donne, *op. cit.*, p. 182 ; la traduction en russe se trouve dans *Rousski Arkhiv*, 1894, II, p. 20.

2. Les accusateurs orthodoxes de Palmer semblent n'avoir jamais compris ces mots. D'après eux, Palmer aurait été *pleinement convaincu* de la *vérité* du *dogme* grec et de la *fausseté* du *dogme* latin. Voilà pourquoi sa conversion au catholicisme n'aurait été qu'une « chute » morale, ou tout au moins intellectuelle.

moins de ce que Palmer pensera sur l'unité ecclésiastique au déclin de sa vie. Nous le verrons alors abandonner sa solution du *Filioque*, porter tout le nœud de la difficulté de l'union religieuse sur la question de l'autorité papale, et employer ses dernières forces à défendre la primauté du Souverain Pontife. Cette dernière métamorphose mit quelques années à s'accomplir. Palmer les avait passées dans la méditation, la prière, les études archéologiques, en un mot dans une vie si cachée au monde qu'en cherchant à la décrire on s'exposerait à tomber dans les conjectures, et à ne plus faire de l'histoire. Plus tard, nous reviendrons sur les résultats définitifs de l'évolution religieuse de notre *fellow* converti.

Laissons-le, en attendant, partager son temps entre sa riche bibliothèque de Rome et son oratoire. Profitons-en pour recueillir quelques explications assez curieuses que les orthodoxes donnèrent de la conversion de Palmer.

II

Que pensa Alexis Khomiakov du nouveau « romaniste » ? Il avait toujours reconnu sa sincérité irréprochable dans la recherche du vrai ; lui imputa-t-il maintenant le « crime d'orgueil » des papistes, à lui qui avait humblement « accompli tous ses devoirs envers l'Orient » ? En aucune façon.

Le célèbre docteur de l'orthodoxie slavophile ne mit jamais en doute la droiture de conscience de son ami. Il déchargea toute sa colère sur le haut clergé, aussi bien orthodoxe que latin, accusa la paresse des patriarches orientaux et des évêques russes, reprocha à tout l'Orient son manque de zèle à l'égard du pèlerin ; il s'éleva encore plus contre le Pontife romain, qui a prouvé l'énormité de sa malice en entraînant dans ses iniquités une âme aussi pure que celle de Palmer. Quant à l'objection que la Providence ne saurait permettre aux forces infernales une victoire aussi complète sur la sainteté, Khomiakov répond que Palmer redeviendra orthodoxe, quand la mort l'aura délivré du

terrible esclavage romain. Au surplus, voici l'explication de la conduite de Palmer, qu'il trouve pour le public français :

Aucun pays n'a montré autant de désir de se rapprocher de l'Eglise que l'Angleterre, et dans ces derniers temps nous avons encore vu un de ses plus dignes enfants, William Palmer, travailler avec ardeur à rétablir l'antique unité. Quoique tombé plus tard dans l'erreur romaine, nous osons espérer que sa faute lui sera pardonnée en faveur de la lutte si longue et si douloureuse qu'il avait soutenue. Quant à ceux qui lui ont fermé la porte de l'Eglise et ont occasionné sa défection, tout ce que nous pouvons dire d'eux, c'est que nous désirons que Dieu les juge dans sa miséricorde ; car ils ont été bien coupables. Cette âme si pure et si avide de vérité, maintenant jetée au centre même du mensonge constant et volontaire, n'a pas de repos à attendre sur la terre, à moins d'un retour qu'il est impossible de prévoir. Pauvre Palmer ! Si jamais ces lignes tombent sous ses yeux, je voudrais qu'il apprît que sa chute a attristé bien des cœurs amis, et que les souffrances qui l'ont précédée avaient déjà fait verser des larmes amères à des yeux que la mort a fermés à jamais¹.

Ces lignes tombèrent-elles effectivement sous les yeux de Palmer ? A n'en pas douter. Mais en les lisant n'a-t-il pas à son tour versé des larmes sur Khomiakov, ce chrétien qui, par haine de Rome, tombe dans un manichéisme philosophique, en considérant la papauté comme un *principe absolu du mal* et un *centre réel du mensonge* ? Dans sa brochure française, Khomiakov menaçait Palmer de ne point trouver de repos sur la terre. Combien il se trompait, Palmer nous l'apprend par sa lettre au comte Tolstoï : « J'ai obtenu de ma conversion ce que j'espérais, une paix solide. »

De Khomiakov passons à Mouraviov. Le confident de Philarète crut devoir écrire une longue épître sur l'apostat qui « renia l'Eglise orthodoxe pour se jeter inconsciemment dans les bras de l'Eglise romaine ». Savourons un instant cette absurde analyse psychologique. « Pendant les trois voyages de Palmer en Russie », dit l'auteur du pamphlet, « je l'ai beaucoup connu ; j'ai pleinement apprécié la noblesse et la droiture de son caractère ; ... c'est un homme sincèrement religieux, cherchant la vérité ». Néanmoins « il eût fallu apporter à la recherche du vrai plus de calme et moins de cet esprit de curiosité qui animait Palmer ; voilà,

1. Khomiakov, *Encore quelques mots d'un chrétien orthodoxe*, Leipzig, 1858, p. 62.

au fond, ce qui le rendait malade ». La « maladie » alla toujours augmentant, d'après Mouraviov, et conduisit enfin le malheureux à une espèce de suicide intellectuel et moral au moment où son « esprit inquiet » le mena à Rome. La *profession de foi* du converti est le « cri d'une âme fatiguée... d'un cœur brisé ».

Engagé sur la pente fatale, Palmer dévoila au monde toute la noirceur de son caractère, son ingratitude. L'Orient l'a hébergé, les orthodoxes se sont prêtés à toutes les explications; et, pour toute reconnaissance, le perfide Anglais livre aux critiques de l'Europe les infimes défauts organiques de l'Église immuable ! « Les *Dissertations* », dit Mouraviov, « ne lui font pas honneur ; elles auraient pu non seulement susciter une querelle entre l'Église grecque et l'Église russe, mais donner aussi à l'Occident des armes contre nous, en lui indiquant nos côtés faibles. Était-ce là se montrer généreux ? Était-ce là remercier la Russie pour son hospitalité ? » Mouraviov qualifie la conduite de Palmer de paradoxale et, pour finir, déclare n'y rien comprendre. La *profession de foi* produisit sur l'historien russe le même effet que s'il « tombait du haut d'une tour » ; c'est son expression. Après avoir admis la doctrine orthodoxe, comment l'ancien puseyiste peut-il aller prendre des leçons à Rome ? Comment peut-il promettre au pape de l'écouter « comme un enfant ¹ » ? L'obéissance du jugement, la prédominance de la métaphysique sur la simple logique, la distinction entre l'abstraction vague et le spirituel, la différence entre l'Église triomphante du ciel, qui se passe d'un pape pour la diriger, et l'Église militante de la terre, qui a besoin d'une tête pour la gouverner, — voilà autant de principes que Mouraviov ne parvint jamais à comprendre ; or, à partir de l'abjuration de Palmer toutes ces vérités jouèrent un rôle de plus en plus grand dans la spiritualité du converti.

Si Mouraviov crut « tomber du haut d'une tour » en apprenant le passage de Palmer au catholicisme, il fut à peu près le seul à en être si cruellement impressionné. L'éditeur des *Œuvres complètes de A. S. Khomiakov*, par exemple, ne

1. Mouraviov, *Pisma o Pravoslavii. Ispovedanie viery Palmera*. Slaviansk, 1858.

trouve aucune difficulté à expliquer la conversion. Pour lui « l'issue si triste des longs entretiens de Palmer avec les orthodoxes est due non à un changement de ses idées sur l'Église et sa doctrine, mais plutôt à des *impressions personnelles* et à des *sensations immédiates*, rapportées de Saint-Petersbourg, Constantinople et Athènes¹ ». Cela est équivoque. Le mot *personnel* peut avoir plusieurs sens. Que Palmer renonçât à l'orthodoxie pour des raisons personnelles, c'est parfaitement vrai en ce sens que l'orthodoxie ne put satisfaire la *personne de Palmer*, en particulier. Mais l'éditeur de Khomiakov, et beaucoup d'autres avec lui, l'entendent comme si les *personnes de l'Église orthodoxe* avaient rebuté le diacre anglican ; et cela est tout à fait faux. Palmer garda bon souvenir des Orientaux, même après qu'ils eurent rompu leurs relations avec lui. Pour montrer à quel point l'éditeur de Khomiakov se trompe, remarquons que loin d'être choqué de la conduite des « personnes orthodoxes », Palmer n'était pas même offusqué par celle des Églises particulières prises séparément. D'après lui, chacune des Églises nationales, considérée seule et indépendamment des autres, a une doctrine raisonnable sur le baptême des Occidentaux. Mais comme ces doctrines ne concordent pas entre elles, c'est le manque d'*unité orthodoxe* qui l'a toujours rebuté, et c'est l'Église orthodoxe comme telle qu'il traite de « ventriloque ». Ce n'est pas aux Églises de Grèce ou de Russie, mais à l'Église orthodoxe dans son ensemble qu'il reproche ses « niaiseries », ses façons de se « moquer des gens » et de les « vexer² ».

Beaucoup de Russes qui s'occupèrent de la « profession de foi » reprochèrent à Palmer de chercher midi à quatorze heures. Trop préoccupé d'approfondir les différents points de doctrine religieuse, il aurait perdu par ses lenteurs les occasions de se faire membre de l'Église russe, dépassé, pour ainsi dire, la vérité, et, en s'obstinant à réclamer pour l'unité ecclésiastique quelque chose de plus que les dogmes des sept conciles œcuméniques, il se serait égaré dans les

1. *Polnoïe Sobranīe Sotchinienij A. S. Khomiakova*, red. Samarina, t. II, p. 298.

2. Birkbeck, *op. cit.*, p. 151.

innovations romaines. Jadis, Mgr Grégoire, archevêque de Kasan, s'était déjà montré indigné de l'entêtement de Palmer quand celui-ci, au lieu « d'entrer par la porte russe, toute grande ouverte », partit pour essayer à Constantinople la résistance de la porte grecque, fermée à huis clos ; quelle bizarrerie de se fatiguer à enfoncer une porte quand on peut pénétrer dans toute la maison en passant par une autre ! Voilà encore une explication erronée. Si Palmer frappait patiemment à la porte grecque sans franchir le seuil libre de l'Église russe, c'est qu'il attendait la réponse du gardien préposé à toutes les portes. Il se serait volontiers résigné à toutes les incommodités de l'entrée grecque ou russe, à condition de trouver de la vie dans la maison, de rencontrer le propriétaire, ou son intendant ; mais dans un bâtiment, où portes et fenêtres battent librement au seul hasard du vent, rien ne lui indiquait la présence du Christ et de son Église.

Dans le concert de reproches, adressés à l'ingrat déserteur de la cause orthodoxe, nous trouvons cependant une note discordante. C'était un jour de novembre 1860, dans un appartement de Constantinople : Mgr Kallinik, patriarche d'Alexandrie, s'y entretenait avec le savant théologien et archéologue russe, Porphiri Ouspenski ; c'est ce Porphiri, qui, en 1854, avait fait de si grands efforts pour vaincre les « tentations romaines » de Palmer. Le patriarche était pensif. Tout à coup, il posa à son illustre visiteur une question sur l'avenir de la papauté. « Béatitude ! » lui répondit l'évêque russe : « Le pontife romain est secouru par le Ciel ! Il professe le même symbole de foi que nous à l'exception de l'addition sur la procession du Saint-Esprit. Ce grand prêtre est très fort actuellement, quoiqu'on l'opprime de toute part. Dans l'Angleterre protestante, se dressent inébranlables les évêchés dépendants de sa juridiction ; il acquiert dans ce pays de nouveaux et dignes enfants spirituels, tels Newman, Palmer, et d'autres encore ¹. »

En Angleterre, la « sécession » de William Palmer, pour parler comme les Anglais, passa presque inaperçue : le long

1. Ouspenski, *Kniga Bytia moïevo*, t. VII, p. 286.

cortège de ceux qui *tendunt in Latium* défilait déjà depuis plus de dix ans. L'opinion publique était depuis longtemps habituée à cette solution des problèmes cuisants de la théologie anglicane. Une seule voix s'y fit entendre, tardive et criarde. Ce fut celle d'un professeur allemand auquel la Grande-Bretagne servait de seconde patrie. Naguère prêtre catholique, puis, pendant quelque temps protestant de la plus belle eau, J. Overbeck était devenu orthodoxe militant vers la fin de sa vie. Comme tel il éditait à Londres l'*Orthodox Catholic Review*, chef-d'œuvre de haine religieuse. Les « innovations » romaines y sont violemment attaquées, le célibat ecclésiastique surtout, dont l'abbé Overbeck triompha en se mariant¹. Overbeck fulmina contre Palmer à plusieurs reprises. En 1869, l'*Orthodox Catholic Review* publiait un long article dirigé contre quatre « récalcitrants » : Neale, Newman, Palmer et Allies. L'orage s'abattit tout spécialement sur les *Dissertations*. Overbeck lisait dans la deuxième dissertation ce qu'il appelait un « nauséux » passage ; le voici : « On trouve souvent des gens de vertu et de piété, qui passent de la communion orientale au catholicisme romain..., tandis qu'on ne peut donner un seul exemple, ou à peu près, de quelque évêque, prêtre ou laïque, possédant une science reconnue et de la vertu, qui irait rejoindre l'Église orientale. » Cette affirmation de Palmer irritait le défroqué recueilli par les Orientaux, au point de le mettre hors de lui². Quatorze ans plus tard, en 1883, Overbeck s'emportait encore contre Palmer, mort depuis longtemps, pour invectiver ironiquement et jalousement contre sa « soumission inconditionnée au pape », sa lâcheté, sa paresse et son « anéantissement³ ».

III

Que Palmer fût perdu à jamais pour l'orthodoxie, dès l'abord cela ne fit aucun doute pour un observateur perspicace. Le métropolite Philarète, par exemple, ne se berçait d'aucune illusion depuis la publication des *Dissertations*. Le

1. *Pisma Philareta*, p. 641.

2. *Orth. Cath. Review*, II, p. 17. — 3. *Ibid.*, X, p. 122.

bon Khomiakov espérait pourtant revoir dans l'orthodoxie céleste son vieil ami, délivré enfin par la mort des chaînes catholiques.

Il y eut aussi des gens pour interpréter la conversion du 28 février 1855 dans le sens d'une faiblesse passagère, d'un repos à mi-chemin, et de je ne sais quelle attente de conditions plus favorables pour reprendre après la guerre de Crimée les démarches à Saint-Pétersbourg et Constantinople. Les causes de cet optimisme mériteraient une étude qui ne serait pas dénuée d'intérêt, car Palmer entraît déjà dans la deuxième décade de sa vie de catholique, et cette espérance naïve de certains Russes n'avait diminué en rien. Contentons-nous de dire ici qu'elle était due principalement à la charité dont Palmer ne se départit jamais envers les Slaves de Russie, et à l'impartialité dont il fit preuve dans tous ses jugements. Les Russes devaient être frappés par le contraste entre les idées bienveillantes de Palmer sur la vie chrétienne dans le pays de saint Vladimir et le dédain de certains esprits à horizons bornés ; dédain injustifiable, rencontré trop souvent chez certains Occidentaux, mais que les orthodoxes attribuent à tort, quoique de bonne foi, à la religion catholique. Palmer n'avait rien de la suffisance de l'homme qui, pour appartenir à une civilisation supérieure, croit tout savoir et pouvoir par le fait même mépriser les « nations arriérées ». Il connaissait bien l'Orient et savait que les prétentions ridicules des slavophiles ont néanmoins un fondement réel ; que derrière une théologie confuse et brouillée avec la métaphysique, il y a, dans le peuple, des vertus chrétiennes ; ces vertus sont quelque peu rudimentaires ; on y chercherait vainement la variété et l'épanouissement grandiose du dévouement catholique, mais elles n'en existent pas moins et sont fort instructives pour nous, ne serait-ce que par ce qui leur manque. Certains orthodoxes ont tiré d'une fausse interprétation de l'estime de Palmer pour les Russes la conséquence erronée qu'il finirait par arrêter définitivement son choix sur l'immuable orthodoxie. D'ailleurs, pour beaucoup d'entre eux, la même conclusion se dégageait immédiatement des qualités morales et religieuses de Palmer.

Tel fut le prêtre Obraztsov, entre autres. « Nos bons zélateurs de l'orthodoxie », écrivait-il en 1866, « qui ont eu le temps de bien connaître Palmer pendant son séjour en Russie, gardent jusqu'à présent l'espoir inébranlable de sa conversion, malgré son passage au latinisme. Étant donné les recherches, si assidues et infatigables de Palmer pour trouver la vraie foi, il est impossible, disent-ils, que le Seigneur lui refuse ses lumières et sa révélation¹. »

Obraztsov nous fait aussi connaître par une lettre du comte A. Tolstoï, que ce procureur synodal conservait au fond du cœur les mêmes espérances. Elles se manifestèrent à l'occasion d'un passage de l'anglicanisme à l'orthodoxie survenu à Liverpool. Le converti s'appelait Hatherly. Honnête et de bonne foi, il ne ressemblait nullement au malheureux Overbeck, qui devait l'imiter quelques années plus tard. Selon Hatherly, l'orthodoxie aurait conservé le mieux l'héritage apostolique. Il lui faisait l'unique reproche de manquer de zèle pour le salut des âmes. Cette inertie lui semblait pourtant facilement réparable ; aussi, pour y remédier, notre prosélyte eut vite fait de devenir missionnaire orthodoxe dans sa patrie ; ce ne fut pas, disons-le en passant, sans mécontenter l'aumônier de l'ambassade russe à Londres, E. Popov, pour lequel c'était aller « trop à l'anglaise ». La conversion inattendue de Hatherly ravivait chez Tolstoï l'espoir de voir cet exemple bientôt suivi par Palmer.

A présent que Hatherly s'est converti, écrivait-il à un pope, mon espérance de voir Palmer se réunir à l'orthodoxie est devenue plus vive. En Angleterre, — je le savais, et Palmer lui-même en avait conscience, — devenir orthodoxe prêtait au ridicule, par l'isolement dans lequel on allait se trouver. La profondeur même des convictions orthodoxes ne pouvait corriger le grotesque de la situation. Un changement de foi si insolite, dénué de tout précédent, entraînait les plus grandes difficultés, sociales et morales (p). Que l'exemple de Hatherly ait enlevé tous les obstacles, je ne le dis pas, mais pour Palmer il est d'une haute importance : l'acte héroïque de se soumettre le premier d'une manière absolue à la vérité divine, de la professer en public devant les hésitants et les scandalisés, cet acte a été accompli par un autre. Lors de sa conversion, objet de nos vœux si

1. *Pravoslavnoïe Obozrenie*, 1866, t. XIX, p. 189.

ardents, ce ne sont plus la tristesse et la terreur de l'isolement qui attendront Palmer, mais la société joyeuse et réconfortante de son magnanime compatriote, avec lequel il aura le bonheur de suivre une vocation apostolique dans sa patrie. Nous, ses sincères amis, nous ne pouvons nous faire à la pensée d'une éternelle séparation spirituelle ; nous prions constamment le Seigneur d'éclairer sa raison par des lumières célestes. Une connaissance aussi exacte de l'Eglise orthodoxe que celle de ce généreux amant du vrai, une tendance aussi prononcée vers cette Eglise, la Providence les lui aurait-elle données sans avoir un but en vue ? Il est difficile de le croire¹.

L'explication du pieux comte Tolstoï ne manque pas d'originalité ; il oubliait l'absence complète de respect humain chez Palmer et la facilité avec laquelle les confessions religieuses naissent et meurent en Angleterre, sans appeler sur elles l'attention de personne.

Après avoir entendu tant d'orthodoxes, nous nous reprocherions de ne pas citer au moins une voix catholique. Voici, par exemple, en quels termes M. Gondon traduit un passage de la *Civiltà Cattolica* : « La voie admirable par laquelle la bonté divine a conduit Palmer à la vérité, son zèle sincère et constant pour la découvrir, le génie et la science qui le distinguent, font espérer à tout bon catholique que l'intention divine est de s'en servir comme d'un instrument pour de grandes œuvres. Un tel homme peut beaucoup pour la gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre, surtout parmi ses concitoyens et parmi les Grecs schismatiques, dont il connaît si bien les dogmes et les erreurs². »

IV

Quelle attitude prit William Palmer en lisant les raisons si variées qu'on donnait de sa conversion ? Il ne répond mot ni aux amis, ni aux ennemis, laisse tout dire avec un calme et une sérénité parfaites. Le lecteur ne s'en étonnera pas ; c'est bien là le Palmer que nous nous sommes efforcé de lui faire connaître. Newman, dans son édition des notes intimes de Palmer, remarquait qu'il « mettait de la négli-

1. *Pravosl. Obozr.*, loc. cit.

2. Gondon, *op. cit.*, p. 106.

gence à se défendre ». C'est très exact. Ne nous trompons pourtant pas sur la nature de ce flegme. Quand on se contentait de révoquer en doute la sincérité et la loyauté de son âme, rien ne pouvait l'émouvoir. Mais attaquait-on devant lui la religion, croyait-il voir en jeu le salut du prochain, il savait s'animer comme nous prouvent suffisamment ses diverses publications. Si nous nous étions proposé de donner une biographie complète de Palmer, nous aurions même eu beaucoup à dire de ces publications. Les *Remarks on the Turkish Question*, l'étude archéologique *Early Christian Symbolism*, les deux volumes des *Egyptian Chronicles*, l'essai théologique *Commentatio in Librum Danielis*, tous ces ouvrages eussent mérité l'honneur d'une analyse approfondie; ils respirent un vrai zèle de néophyte.

Toute la vie intime de notre converti était d'ailleurs celle d'un parfait chrétien.

Tourmenté déjà pendant ses premiers séjours en Orient d'incessants accès de goutte, qui lui rendaient le maniement de la plume fort douloureux, souffrant des yeux dès sa jeunesse, Palmer montra toujours à endurer ses infirmités un courage qui devint encore plus admirable chez le vieillard¹: elles ne l'empêchèrent pas, en 1876, d'entreprendre un pénible voyage en Russie, pour chercher les documents historiques dont il avait besoin pour l'un de ses ouvrages.

Il est intéressant de voir ce que l'orthodoxie était devenue à cette époque dans les appréciations du nouveau papiste. Nous disons papiste; il convient de préciser en quel sens nous appliquons le mot à Palmer. Papisme chez les hétérodoxes signifie esclavage, passivité, renoncement à l'intelligence, dévouement hypocrite au Saint-Siège, admiration outrée pour les plus infimes usages de la vie romaine, apologetique à bon marché et grand fracas; en ce sens du mot, personne ne fut moins « papiste » que Palmer. Mais, comme les saints, il se faisait gloire d'obéir au Saint-Siège, il voyait en cela l'application la plus parfaite et la plus grandiose de

1. C'est dans la prière — la sienne et celle de ses amis — que Palmer puisait sa force d'âme. « En attendant », lisons-nous dans une de ses lettres au P. Pierling, « j'ai grand besoin de patience et d'une résignation plus complète; c'est pour cela que je vous engage, mon Père, à prier pour moi, afin que j'obtienne cette grâce ».

la vertu d'obéissance, tant recommandée par Notre-Seigneur ; en ce sens-là, il méritait au plus haut degré le nom de papiste dont les orthodoxes attristés le qualifiaient.

Les Russes confondent volontiers les deux significations du mot papisme. Aussi les anciens amis de Palmer ne comprenaient-ils rien à ses théories sur la papauté. Trouver dans l'obéissance ecclésiastique la vraie liberté, la joie du cœur, un principe d'initiative, un accroissement d'autorité dans celui qui obéit, c'étaient là pour eux autant de mystères. Que dire de leur étonnement quand ils entendaient Palmer opposer le prestige moral des évêques soumis au pape à l'avilissement des prélats asservis au pouvoir civil, l'apostolat des premiers à l'inactivité des seconds, toute la fécondité spirituelle et intellectuelle de la vie catholique à la routine impuissante de la bureaucratie orthodoxe ?

Ce n'est donc pas pour « faire le paresseux » et rester passif, comme le lui reprochait Overbeck, que Palmer se soumit au pape. C'était afin de poursuivre, avec plus de sûreté, la recherche des vérités éternelles, pour y travailler avec plus de zèle et d'ardeur. Il sentit croître à Rome son désir de coopérer à la conversion de la Russie ; il crut même avoir trouvé dans cette coopération sa vocation véritable. Ceci explique pourquoi il semble s'être intéressé si peu à la conversion de ses compatriotes. Toujours il resta persuadé de la supériorité de l'orthodoxie sur l'anglicanisme, et cette conviction demeure inébranlable chez lui jusqu'à l'heure de la mort. L'Église anglicane n'avait à ses yeux pas plus d'« existence spirituelle » que n'importe quelle secte protestante. Il la jugeait en plein état de décomposition ; c'était perdre son temps et sa peine que de vouloir ressusciter ce cadavre. L'Église orthodoxe lui faisait l'effet d'un simple malade, couvert d'ulcères, mais guérissable ; ce n'était pas employer ses efforts en vain que de chercher à panser ses plaies.

Peut-être y avait-il bien une autre raison à l'intérêt que Palmer portait à la conversion de l'Europe orientale ; raison inconsciente chez lui, mais très réelle, nous voulons dire sa profonde connaissance de la religion gréco-russe, fruit d'une si longue expérience, de tant d'études et de sacrifices.

Mais si l'humilité de Palmer pouvait lui cacher sa propre compétence, les orthodoxes, eux, ne s'y trompaient pas.

Palmer (écrivait dans une revue le prêtre Polesski), ex-diacre de l'Église épiscopale anglicane, vice-président du Magdalen College à Oxford, l'un des plus importants, des plus savants et des plus zélés anglo-catholiques, fit, à partir de 1840, des voyages réitérés en Russie. Il passa beaucoup de temps en Orient pour étudier de près et à fond l'Église orthodoxe. Il s'efforça d'acquérir les notions les plus exactes et les plus détaillées sur l'histoire et l'état actuel de l'Église orientale. Ce but, il l'atteint pleinement; on s'en convainc aisément à la lecture de ses écrits. Il y est parvenu grâce à une parfaite connaissance des langues anciennes et modernes, à l'entrée libre aux plus précieuses bibliothèques, à sa grande érudition et à un zèle infatigable pour réunir son Église avec l'orthodoxie¹.

De tous les ouvrages de Palmer, le dernier en date confirme le mieux les jugements émis par Polesski. Nous voulons parler de son œuvre capitale, intitulée *The Patriarch and the Tsar*. Palmer y réunit en six gros volumes les principaux documents d'histoire ecclésiastique, patiemment recueillis en Russie, en Égypte, en Palestine et ailleurs. On y trouve également son appréciation définitive de l'orthodoxie et son dernier mot sur la manière de convertir les orthodoxes. Dans *The Patriarch and the Tsar*, les héros du livre sont le tsar Alexis Michailovitch et surtout le patriarche russe Nikon († 1681). Au gré de Palmer, Nikon est le Thomas Becket de l'Église orientale, le plus grand homme du christianisme russe, par son énergie à défendre les libertés canoniques de l'Église contre l'État usurpateur. Condamné par un concile de patriarches orientaux et d'évêques russes à la solde de l'autocratie, il fut démis du patriarcat moscovite et emprisonné. Palmer prend occasion de la lâcheté de ces prélats, qui préférèrent s'appuyer sur le glaive et les richesses de l'État plutôt que sur la force morale de l'Église, pour nous dévoiler dans quel avilissement était tombée l'orthodoxie déjà avant les victoires que remporta sur elle Pierre le Grand. « Ainsi, jadis, les Grecs² rejetèrent-ils l'autorité spirituelle et suprême du pape pour finir par préférer le joug des sultans à celui d'un père, qu'ils traitaient déjà depuis

1. G. Polesski, *Olcherk Sovr. Rel. Dvijenia v. Anglikanskoï Tserkvi*, art. 1^{er}, p. 23.

longtemps en étranger et ennemi ¹. » La désobéissance au Souverain Pontife entraîne donc *nécessairement* et *par les actes propres du clergé* l'asservissement des Églises à des pouvoirs extérieurs.

Mais si l'Église orientale doit assumer la principale responsabilité de l'état misérable où elle se trouve, c'est à elle-même aussi à se guérir en s'aidant de la grâce divine.

V

C'est en travaillant à se réformer elle-même, tout en se prémunissant contre les influences romaines, qu'inconsciemment l'Église anglicane s'est rapprochée néanmoins peu à peu du catholicisme pour finir par se soumettre à Rome dans les personnes de plusieurs de ses membres les plus éminents. Palmer soutient que si la Russie doit un jour se convertir, ce sera par la même voie de libre régénération ; les schismatiques prendront conscience de la noblesse chrétienne ; ils réorganiseront leur administration ecclésiastique, ils ranimeront leur vie religieuse ; leur Église changera son unité abstraite en force réelle et spirituelle, ajoutera l'activité à sa passivité, une doctrine positive à ses continuelles négations. Si le clergé russe imposait le respect en représentant dignement l'Église, s'il combattait ses ennemis par la force morale et intellectuelle, plutôt que les censures gouvernementales, il se trouverait par le fait même en voie de réunion hiérarchique avec Rome. En travaillant à se relever de ses ruines, l'Église russe fera très probablement la guerre au pape. Mais peu importe : l'exemple d'Oxford est là ; pas plus qu'en Angleterre, Rome n'a à craindre en Russie d'une hostilité loyale, dictée par l'amour de la vérité et de l'idéal religieux. Bien au contraire, une réaction spontanée, analogue au mouvement puseyiste, est le meilleur gage pour l'avenir catholique de la Russie.

Voilà pourquoi Palmer nous rappelle la célèbre crise orthodoxe du dix-septième siècle, quand succomba le vaillant patriarche, défenseur des lois canoniques contre la servi-

1. *The Patriarch and the Tsar*, t. I, p. xix. Londres, 1871.

lité des évêques. Voilà pourquoi il nous invite à rendre hommage à Nikon, qui, par ses combats contre tous les ennemis de sa religion, y compris le catholicisme, rendit ainsi, sans en avoir conscience, service au catholicisme lui-même. « Nikon », disait-on en Russie, « avait quelque chose de l'esprit des tendances occidentales ». Palmer l'avait entendu répéter bien des fois. Il faisait sienne cette proposition. « En ces matières », disait-il, « l'instinct social, tant religieux, qu'irrégulier, est très fin et exact. Socrate eut beau protester de sa fidélité à la religion nationale et faire des vœux à Esculape, les Athéniens jugèrent sa doctrine comme un reniement de leurs dieux; ils ne se trompaient pas. Les leaders du mouvement anglican de 1833-1840 eurent beau attaquer dans leurs écrits les romanistes avec les dissidents, protester de leur soumission à l'Église établie et chercher à la défendre, l'instinct du peuple jugea bien, quand, pour leur plus grand ennui et indignation, il leur dit, avant qu'ils ne le soupçonnassent eux-mêmes, que toute cette opposition à la papauté viendrait à crouler¹. »

L'hostilité de Nikon contre Rome est de bon augure; nous devons nous en féliciter. L'apôtre catholique a un seul ennemi à redouter: le clergé apathique et indigne, qui a lâchement condamné le patriarche, en se rendant ainsi plus coupable que les autocrates usurpateurs. C'est uniquement lui que Palmer a en vue chaque fois qu'il répète les paroles du Psalmiste: *mentita est iniquitas sibi*.

Comme nous sommes loin des idées du diacre anglican lors de son premier voyage en Russie! Anglicanisme et orthodoxie étaient alors pour lui une seule et même chose. La similitude ne porte plus maintenant que sur un point unique: l'identité de la voie qui les ramènera tous deux au catholicisme!

Palmer constate que le nationalisme religieux, cette déformation égoïste du vrai patriotisme, a ravi de tout temps des peuples à l'Église. C'est une terrible maladie. La Russie en a souffert pendant des siècles. Au point de vue humain, il y a peu d'espoir de lui voir retrouver l'énergie suffisante

1. *The Patriarch and the Tsar*, t. I, p. xxii.

pour la surmonter. Aussi Palmer considérera-t-il l'avenir de l'empire slave d'un point de vue plus surnaturel. Lisons une de ses dernières pages destinées au public :

L'histoire n'offre aucun exemple d'une nation ou d'une société qui ait apostasié volontairement, pour passer d'une situation religieuse plus élevée à une moindre, et soit ensuite parvenue à se relever par les propres forces de son seul repentir.

Mais ce qui est impossible par les hommes ne l'est pas avec Dieu. Prions et travaillons. Si ce que nous désirons et ce que nous demandons à Dieu n'a pas de précédent dans l'histoire, il n'en reste pas moins vrai que Dieu est tout-puissant et plein de miséricorde. Il faut toujours pencher vers le spirituel et non les choses du monde, vers la réconciliation et non l'exagération des difficultés, vers la charité et non la malveillance, vers le rocher de Pierre l'Apôtre et non le marécage de Pierre le Grand, vers le Voskresensk¹ de Nicôn et non les maudits de Sodome et de Gomorrhe. Peut-être l'homme qui travaillerait ainsi, de bonne foi et en priant, ne verra-t-il aucun effet sensible de ses prières et de ses efforts, peut-être deviendra-t-il même l'objet de la risée du monde, mais il n'aura certainement pas travaillé en vain et aura du moins sauvé son âme propre².

Tel fut le programme de Palmer. Il ne se contenta pas de le proposer aux autres, catholiques ou orthodoxes, mais le réalisa toujours lui-même d'une manière de plus en plus parfaite pendant toute sa vie. Ses amis anglais, tels Newman, le cardinal Howard, le P. Weld, assistant de la Compagnie de Jésus en Angleterre, le nommaient « most amiable of men ». Sa joie spirituelle, son affabilité, Palmer les témoignait avant tout à ses coreligionnaires, qui eurent la bonne fortune d'entrer en relations avec lui, notamment au savant archéologue J.-B. de Rossi, aux trois jésuites russes les PP. Martinov, Gagarin et Pierling, qui héritèrent plus tard d'une partie de sa riche bibliothèque. Son aimable charité s'étendait pourtant aux Russes qui partageaient le moins ses convictions religieuses ; tel le prêtre E. Popov, aumônier de l'ambassade russe à Londres. Quant à ce Philarète, qui l'avait jadis si peu apprécié, Palmer ne l'abandonna jamais dans ses pensées et ses prières.

On se souvient aussi du pamphlet de Mouraviov ; Palmer

1. Couvent construit par le fameux patriarche.

2. *The Patriarch and the Tsar*, t. IV, p. LXIV, 1876.

ne s'en offensa pas ; sa patience chrétienne réussit-elle à désarmer le calomniateur ? Toujours est-il qu'en 1862 Palmer catholique se trouvant à Kiev reçut un gracieux hommage d'auteur « from Mouraviov, with his compliments ». On voit comment Palmer exécutait son programme de douceur et de bienveillance, même avec ceux qui l'avaient injurié.

C'était au printemps de 1879. Le cardinal Newman alla à Rome pour rendre à Palmer la visite qu'il en recevait chaque année à Birmingham. A son arrivée, il eut la douleur de ne plus trouver le « chercheur de vérité » au nombre des vivants : le 5 avril, Dieu, exauçant son *Nunc dimittis*, l'avait rappelé à Lui. Si quelqu'un de nos lecteurs fait un jour son pèlerinage à S. Lorenzo in Campo Verano, nous le prions de s'arrêter devant la tombe de William Palmer et d'y méditer un instant la devise de cet homme résumé si parfait de toute sa vie : *Palma virtuti*.

